

N

N

Trois Troupiers



et autres Histoires

Par

Rudyard Kipling

*Traduit de l'anglais
par Théo Varlet*



Paris

Nelson, Éditeurs

25, rue Denfert-Rochereau

Londres, Édimbourg et New-York

1926

N

N

Dessins en noir

Rudyard Kipling



Nelson, Paris, 1926

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

DESSINS EN NOIR

(IN BLACK AND WHITE)

[Dray wara yow dee](#)

[Le châtement de Dungara](#)

[Au thana de Howli](#)

[Jumeaux](#)

[Au Vingt-Deux](#)

[En temps d'inondation](#)

[L'envoi de Dana Da](#)

DRAY WARA YOW DEE

Car la jalousie est une rage pour l'homme : c'est pourquoi il sera sans pitié au jour de la vengeance.

Amandes et raisins secs, sahib ? Raisins frais de Caboul ? Ou un cheval des plus beaux, si le sahib veut bien venir avec moi ? Il a treize ans trois mois, sahib, joue au polo, s'attelle à une charrette, se laisse monter par une dame, et... Mais, par saint Kurshed et les sacrés Imans, c'est le sahib en personne ! Mon cœur se nourrit et mon œil se réjouit. Puissiez-vous être toujours dispos ! Telle l'eau froide dans le Tirah^[1], telle est la vue d'un ami dans un pays lointain. Et que faites-vous dans cette contrée maudite ? Au sud de Delhi, sahib, vous connaissez le dicton : « Faux sont les hommes et coureuses les femmes. » C'est un ordre qui vous y a envoyé ? Ouais ! Un ordre est un ordre jusqu'au jour où l'on est assez fort pour désobéir. Ô mon frère, ô mon ami, nous nous sommes rencontrés dans une heure propice ! Tout va-t-il bien dans le cœur, le corps et la maison ? En un jour de bonheur vous et moi nous sommes rencontrés de nouveau.

Puis-je aller avec vous ? Votre faveur est grande. Y aura-t-il une écurie dans votre *compound* ? J'ai trois chevaux avec leurs charges et le palefrenier. De plus, rappelez-vous que la police d'ici me tient pour un voleur de chevaux. Qu'est-ce qu'ils y connaissent, en voleurs de chevaux, ces bâtards des plaines ? Vous rappelez-vous cette fois à Peshawer où Kamal — c'était de la prestidigitation — a frappé aux portes de Jumrud et a enlevé les chevaux du colonel, le tout en une nuit ? Kamal est mort à présent, mais son neveu a repris la succession, et il y aura encore des chevaux manquants si les policiers du col de Khaiber n'y veillent pas.

La paix de Dieu et la faveur de Son Prophète soient sur la maison et tout ce qu'elle renferme ! Shafizullah, attache la jument pommelée sous l'arbre et va-t'en tirer de l'eau. Les chevaux peuvent rester au soleil, mais plie-leur des couvertures sur les reins. Non, mon ami, ne vous dérangez pas pour les

examiner. Je m'en vais les vendre à ces nigauds d'officiers qui s'y connaissent si bien en chevaux. Là jument est grosse d'un poulain ; le gris est un diable mal léché ; et le bai... mais vous connaissez le truc du piquet. Quand ils seront vendus je retourne à Pubbi, ou peut-être dans la vallée de Peshawer.

Ô ami de mon cœur, cela me fait du bien de vous revoir. Je n'ai cessé de faire des courbettes et de mentir du matin au soir aux sahibs officiers au sujet de ces chevaux ; et j'ai soif de parler franc. *Euggrh* ! Avant de manger, le tabac est bon. Je ne vous en offre pas, car nous ne sommes pas dans notre pays à nous. Mettez-vous dans la véranda, et je déploierai mon manteau ici. Mais d'abord je vais boire. Au nom de Dieu, je vous rends grâce, par trois fois ! Cette eau est douce, certes... douce comme l'eau de Sheoran quand elle provient des neiges.

Ils sont tous bien portants et satisfaits dans le Nord... Khoda Bakhsh et les autres. Yar Khan est revenu du Kurdistan avec les chevaux — trente-six têtes seulement, dont une bonne moitié de poneys de charge — et il a dit en public dans le caravansérail de Kashmir que vous autres Anglais devriez envoyer des canons et faire sauter l'Émir au diable. Il y a maintenant quinze péages sur la route de Caboul ; et à Dekka, quand il se croyait quitte, Yar Khan s'est vu dépouiller de tous ses étalons balkhs par le gouverneur ! Ceci est une grande injustice, et Yar Khan est brûlant de rage. Et quant aux autres : Mahbub Ali est toujours à Pubbi, écrivant Dieu sait quoi ; Tugluq Khan est en prison pour l'affaire du poste de police de Kohat. Faiz Beg est revenu à la fin de l'année d'Ismaïl-Ki-Dhera avec une ceinture de Boukhara pour toi, mon frère, mais personne ne savait où tu étais parti. Tu n'avais pas laissé de nouvelles. Les Cousins ont pris un nouveau pâturage près de Pakpattan pour élever des mules destinées aux charrettes du gouvernement, et il court dans le bazar une histoire d'un prêtre... Oho ! quelle histoire salée ! Écoute...

Sahib, pourquoi demandez-vous cela ? Mes vêtements sont abîmés par la poussière de la route. Mes yeux sont rougis par l'éclat du soleil. Mes pieds sont gonflés parce que je les ai lavés dans de l'eau amère, et mes joues sont creuses parce que la nourriture d'ici est mauvaise. Que le feu brûle votre argent ! Quel besoin en ai-je ? Je suis riche et je vous croyais mon ami ; mais vous êtes comme les autres... un sahib. Un homme est-il triste ?

Donnez-lui de l'argent, disent les sahibs. Est-il déshonoré ? Donnez-lui de l'argent, disent les sahibs. Lui a-t-on fait tort ? Donnez-lui de l'argent, disent les sahibs. Voilà les sahibs, et tu es ainsi... même toi.

Non, ne regardez pas les pieds du bai. Le malheur est que je vous ai jadis enseigné à connaître les jambes d'un cheval. Il a le pied blessé ? En effet. Quoi d'étonnant ? Les chemins sont durs. Et la jument aussi boite ? Elle porte double fardeau, sahib.

« Et maintenant, je vous prie, donnez-moi la permission de partir. Grande faveur et grand honneur m'a faits le sahib, avec délicatesse il m'a montré sa croyance que mes chevaux sont des chevaux volés. Lui plaira-t-il de m'envoyer au *thana*^[2]. D'appeler un balayeur et de me faire emmener par un de ces hommes-lézards ? Je suis l'ami du sahib. J'ai bu l'eau à l'ombre de sa maison, et il a noirci ma face ; Reste-t-il quelque chose de plus à faire ? Le sahib me donnera-t-il huit annas pour effacer l'injure et... compléter l'outrage ?

Pardonnez-moi, mon frère. Je ne savais pas... et maintenant encore je ne sais pas ce que je dis. Oui, je vous ai menti ! Je me répandrai de la poussière sur la tête... et je suis un Afridi ! Les chevaux sont boiteux pour avoir marché depuis la Vallée jusqu'ici, et mes yeux sont obscurcis et j'ai le corps douloureux par manque de sommeil, et mon cœur est desséché de chagrin et de honte. Mais de même que ce fut ma honte, ainsi par Dieu le Dispensateur de Justice... Par Allah-al-Mamit... ce sera ma vengeance personnelle.

Nous avons parlé ensemble à cœur ouvert avant ceci, et nos mains ont puisé au même plat, et tu as été pour moi comme un frère. C'est pourquoi je te récompense par des mensonges et de l'ingratitude... comme un Pathan. Mais écoute ! Quand le chagrin de l'âme est trop lourd pour qu'on le supporte, il arrive parfois que la parole l'allège un peu ; et d'ailleurs l'esprit d'un homme loyal est pareil à un puits, et le caillou de la confession qu'on y laisse tomber s'enfonce et ne se voit plus. Depuis la Vallée j'ai fait le trajet, une lieue après l'autre, portant dans ma poitrine un feu pareil à celui de l'Abîme. Et pourquoi ? As-tu donc si vite oublié nos coutumes, parmi ces gens qui vendent pour de l'argent leurs femmes et leurs filles ? Reviens avec moi dans le nord, et tu te retrouveras parmi des hommes. Reviens, quand cette mission sera terminée, reviens, je t'en conjure ! Les vergers de

pêchers sont en fleur sur toute la vallée, et ici il n'y a que de la poussière et une grande puanteur. Un agréable zéphir circule entre les mûriers, et la fonte des neiges éclaircit les ruisseaux : des caravanes montent et d'autres descendent, les feux brillent par centaines dans la gorge de la passe, le piquet de tente résonne sous le maillet, et le cheval de charge hennit vers son collègue dans la vapeur traînante du soir. Il fait bon dans le Nord à présent. Reviens avec moi. Retournons vers notre vrai peuple ! Viens !

.
D'où provient mon chagrin ? Quand un homme s'arrache le cœur et le fait cuire à petit feu, est-ce pour autre chose que pour une femme ? Ne riez pas, ami de mon cœur, car votre temps viendra aussi. C'était une femme des Abazai, et je l'épousai pour mettre fin à la querelle entre notre village et les habitants de Ghor. Je ne suis plus jeune ? Ma barbe est déjà blanchie ? C'est vrai. Je n'avais pas besoin de me marier ? Soit, mais j'aimais cette femme. Ce que dit Rahman : « Dans le cœur où entre l'amour, il y a de la folie *et rien d'autre*. Par un regard de son œil elle t'a aveuglé ; et par ses paupières et les cils de ses paupières elle t'a entraîné en une captivité sans rançon, *et rien d'autre*. » Te rappelles-tu cette chanson lorsqu'on a rôti le mouton au campement de Pindi chez les Usbegs de l'Émir ?

Les Abazai sont des chiens et leurs femmes les servantes du péché. Elle avait un amant de son peuple, mais cela son père ne m'en dit rien. Mon ami, maudissez pour moi dans vos prières, comme je le maudis à chaque prière du muezzin, le nom de Daoud Shah, des Abazai, qui a encore sa tête sur ses épaules, qui a encore ses mains au bout de ses poignets, qui m'a procuré le déshonneur, qui a fait de mon nom une risée parmi les femmes de Petit Malikand.

Au bout de deux mois je me rendis en Hindoustan — à Chérat. Je ne restai parti que douze jours ; mais j'avais dit que je serais absent une quinzaine. Je fis cela pour éprouver ma femme, car il est écrit : « Ne donne pas ta confiance à qui ne la mérite pas. » En remontant la gorge seul à la tombée de la nuit j'entendis une voix d'homme qui chantait sur le seuil de ma maison ; et c'était la voix de Daoud Shah, et la chanson était celle qui se nomme ; « *Dray wara yow dee*. » — « Tous les trois ne font qu'un. » Il me sembla qu'un nœud coulant venait d'enlacer mon cœur et que tous les diables tiraient dessus pour le serrer insupportablement. Je montai en

silence le sentier de la montagne, mais la pluie avait mouillé le bassinet de mon fusil à mèche, et je ne pouvais tuer Daoud Shah à distance. D'ailleurs c'était mon intention de tuer la femme aussi. Il chantait donc, assis devant ma maison, et voilà que la femme ouvrit la porte, et je m'approchai, rampant à plat ventre parmi les rochers. Je n'avais que mon couteau à la main. Mais une pierre déroula sous mon pied, et tous deux regardèrent vers le bas de la pente, et lui, abandonnant son fusil à mèche, s'enfuit loin de ma colère, car il craignait pour sa vie. Mais la femme ne broncha pas, et je me dressai devant elle, en criant :

— Ô femme, qu'as-tu fait ?

Et elle, dénuée de peur, bien qu'elle connût ma pensée, se mit à rire, et dit :

— Peu de chose. Je l'aimais, et toi, tu es un chien et un voleur de bétail qui vient dans la nuit. Frappe !

Et moi, encore aveuglé par son charme, car, ô mon ami, les femmes des Abazai sont très belles, je lui dis :

— Ne crains-tu donc rien ?

Et elle me répondit :

— Rien... ma seule crainte est de ne pas mourir.

Alors je dis :

— N'aie crainte.

Et elle courba sa tête, que je tranchai à l'articulation du cou, si bien qu'elle rebondit à mes pieds. Là-dessus la furie de notre peuple s'empara de moi, et je lacérai les seins, afin de ne pas laisser ignorer son crime aux hommes de Petit Malikand, et je jetai le cadavre dans le cours d'eau qui va rejoindre la rivière de Caboul. *Dray wara yow dee ! dray wara yow dee !* Le cadavre sans tête, l'âme sans lumière, et mon propre cœur sombre... tous les trois ne font qu'un !... tous les trois ne font qu'un !

Cette nuit-là, sans désespérer, je m'en allai à Ghor et demandai des nouvelles de Daoud Shah. On me dit :

— Il est parti à Pubbi acheter des chevaux. Que lui veux-tu ? Il y a la paix entre les villages.

Je répondis :

— Oui ! La paix de la trahison et l'amour que le démon Atala portait à Gurel.

Ainsi donc je fis feu par trois fois dans la porte et avec un rire je passai mon chemin.

En ces heures-là, frère et ami du cœur de mon cœur, la lune et les étoiles étaient sanglantes au-dessus de moi, et j'avais dans ma bouche le goût de la terre sèche. De plus, je ne rompis pas le pain, et ma seule boisson fut la pluie de la vallée de Ghor sur ma face.

À Pubbi je trouvai Mahbub Ali, l'écrivain, assis sur son *charpoy*^[3] et conformément à votre loi je lui remis mes armes. Mais je n'en étais pas fâché, car il était dans mon intention de tuer Daoud Shah de mes mains nues... tiens, regarde : comme un homme dépouille une grappe de raisin. Mahbub Ali me dit :

— Daoud Shah vient tout juste de partir dare-dare à Peshawer, où il rassemblera ses chevaux pour les envoyer à Delhi, car il paraît que la compagnie des tramways de Bombay y achète des chevaux par pleins wagons : à huit chevaux par wagon.

Et il disait vrai.

Je vis alors que cette chasse ne serait pas une bagatelle, car l'homme était passé dans vos frontières pour se préserver de ma colère. Et s'en préservera-t-il ainsi ? Ne suis-je pas actif ? Il aura beau courir au nord jusqu'au Dora et aux neiges, ou au sud jusqu'à l'eau-noire, je le suivrai, comme un amant suit les pas de sa maîtresse, et quand je l'aurai rejoint je le prendrai tendrement... Oh ! combien tendrement !... dans mes bras, disant : « Tu as bien agi et tu seras bien récompensé. » Et de cet embrassement Daoud Shah ne sortira pas avec le souffle de ses narines. *Auggrh !* Où est la cruche ? Je suis assoiffé comme une mère jument dans son premier mois.

Votre loi ? Que m'importe votre loi ? Quand les chevaux se battent dans les pâturages, s'occupent-ils des bornes de limite ? ou les milans d'Ali Musjid renoncent-ils à une charogne parce qu'elle se trouve dans l'ombre du Ghor Kuttri ? La chose a commencé de l'autre côté de la frontière. Elle

se terminera où il plaira à Dieu. Ici, dans mon pays à moi, ou en enfer. Tous les trois ne sont qu'un.

Écoute maintenant, toi qui partages le chagrin de mon cœur, et je te conterai la chasse. Je le suivis de Pubbi à Peshawer, et à Peshawer j'allai çà et là par les rues comme un chien sans gîte, cherchant mon ennemi. Une fois je crus le voir qui se lavait la bouche dans la fontaine de la grande place, mais il disparut à mon approche. Il se peut que ce fût lui, et que, voyant mon visage, il ait pris la fuite.

Une fille du bazar me dit qu'il allait se rendre à Nowshera. Je lui dis :

— Ô cœur des cœurs, est-ce que Daoud Shah vient chez toi ?

Et elle me dit :

— En effet.

Je dis :

— J'aimerais bien le voir, car nous sommes des amis séparés depuis deux ans. Cache-moi, je te prie, ici dans l'ombre du volet de la fenêtre, et j'attendrai sa venue.

Et la fille dit :

— Ô Pathan, regarde-moi dans les yeux !

Et je me détournai, appuyé sur son sein, et la regardai dans les yeux, jurant que je lui disais la vérité comme à Dieu même. Mais elle me répondit :

— Jamais un ami n'a attendu son ami avec ces yeux-là. Qu'on mente à Dieu et au Prophète, soit, mais à une femme on ne peut mentir. Va-t'en d'ici ! Il n'arrivera pas de mal à Daoud Shah par ma faute.

Sans la crainte de votre police j'aurais étranglé cette fille ; et ainsi la chasse serait venue à néant. Donc je ne fis que rire et m'en allai dans la nuit, et elle s'accouda sur l'appui de la fenêtre, et jusqu'au bout de la rue je l'entendis se moquer de moi. Elle se nommait Jamun. Quand j'aurai réglé mon compte avec l'homme je m'en retournerai à Peshawer et sa beauté n'inspirera plus de désirs à ses amants. Elle ne sera plus Jamun, mais Ak, la boiteuse parmi les arbres. Ho ! ho ! Ak elle sera !

À Peshawer j'achetai les chevaux et les raisins et les amandes et les fruits secs destinés à justifier mes vagabondages vis-à-vis du gouvernement, et à m'éviter des désagréments sur ma route. Mais quand j'arrivai à Nowshera il était déjà parti, et je ne sus plus où aller. Je restai un jour à Nowshera, et dans la nuit, comme je dormais au milieu des chevaux, une voix parla à mes oreilles. Toute la nuit elle voltigea autour de ma tête sans cesser de murmurer. J'étais sur mon ventre, dormant comme dorment les démons, et il se peut que la voix fût celle d'un démon. Elle disait :

— Va-t'en au sud, et tu trouveras Daoud Shah.

Écoute, ô mon frère et le meilleur de mes amis... écoute ! Est-ce que mon histoire est longue ? Pense comme elle était longue pour moi. Depuis Pubbi jusqu'ici j'ai parcouru chaque lieue de la route, et depuis Nowshera je n'ai plus pour guide que la Voix et le désir de vengeance.

J'arrivai à l'Uttock, mais elle ne m'arrêta point. Ho ! ho ! On a bien le droit de faire un jeu de mots, même dans son ennui. L'Uttock, pour moi, n'était pas un *uttock*^[4], et par-dessus le bruit des eaux déferlant sur le gros rocher, j'entendis la Voix qui disait : « Va à droite. » J'allai donc à Pindigheb, et durant ces jours-là je perdis entièrement le sommeil, et la tête de la femme des Abazai fut devant moi nuit et jour, telle qu'elle était tombée entre mes pieds. *Dray wara yow dee ! dray wara yow dee !* Le feu, les cendres et ma couche, tous les trois ne font qu'un ! tous les trois ne font qu'un !

J'étais alors loin du chemin d'hiver des marchands qui étaient partis à Sialkot, et aussi dans le sud par la voie ferrée et la grand'route jusqu'à la ligne des garnisons ; mais à Pindigheb se trouvait campé un sahib qui m'acheta une jument blanche à un bon prix et me dit qu'un nommé Daoud Shah avait passé avec des chevaux, allant à Shahpur. Je vis donc que l'avertissement de la Voix était vrai, et fis diligence pour arriver aux montagnes de Sel. La Jhelum était en crue, mais je ne pouvais attendre, et dans la traversée, un étalon bai fut emporté et noyé. En cet endroit Dieu me fut cruel : non à cause de la bête, car d'elle je n'avais souci, mais par ce qu'il me ravit encore. Tandis que j'étais sur la rive droite à pousser les chevaux dans l'eau, Daoud Shah était sur la gauche ; et quand nous arrivâmes sur l'autre rive dans la lumière du matin... *alghias ! alghias !...*

les sabots de ma jument éparpillèrent les cendres chaudes de ses feux. La terreur de la mort lui donnait des ailes. Et de Shahpur je me dirigeai vers le sud à vol de milan. Je n'osai pas me détourner de crainte de manquer ma vengeance... à laquelle j'ai droit. À partir de Shahpur je longeai le cours de la Jhelum, car je pensais qu'il éviterait le désert de la Rechna. Mais, plus loin, à Sahiwal, je repris la route et traversai Jhang, Samundri et Gugera. Une nuit, la jument tachetée se heurta le poitrail à la barrière de la voie ferrée qui va à Montgomery. Et cet endroit était Okara, et la tête de la femme des Abazai gisait sur le sable entre mes pieds.

De là j'allai à Fazilka, et on me dit que j'étais fou d'y amener des chevaux fourbus. La Voix m'accompagnait et je n'étais pas fou, mais seulement ennuyé de ce que je n'arrivais pas à rattraper Daoud Shah. Il était écrit que je ne le trouverais pas à Rania ni à Bahadurghar, et j'entrai par l'ouest dans Delhi, et là non plus je ne le trouvai pas. Mon ami, j'ai vu beaucoup de choses singulières dans mes pérégrinations. J'ai vu des démons se battre par-dessus la Rechna comme des étalons se battent au printemps. J'ai entendu s'interpeller les djinns cachés dans leurs trous de sable, et je les ai vus passer devant ma face. Il n'y a pas de démons, disent les sahibs ? Les sahibs sont très savants, mais ils ne connaissent pas tout ce qui a trait aux démons... ni aux chevaux. Ho ! ho ! Je vous le dis, à vous qui riez de ma misère, j'ai vu en plein midi les démons brailler et cabrioler sur les bancs de sable du Chenab. Et croyez-vous que j'avais peur ? Mon frère, quand le désir d'un homme s'applique à une seule chose, il ne craint ni Dieu ni homme ni démon. Si ma vengeance manquait, j'enfoncerais les portes du paradis avec la crosse de mon fusil, ou je me fraierais un chemin dans l'enfer avec mon couteau, et à ceux qui y gouvernent je réclamerais le corps de Daoud Shah. Quel amour est aussi profond que la haine ?

Ne parlez pas. Je sais ce que vous avez dans le cœur. Est-ce que le blanc de cet œil est troublé ? Le sang bat-il régulièrement à ce poignet ? Il n'y a pas de folie en moi, mais uniquement la véhémence du désir qui m'a dévoré. Écoutez !

Au sud de Delhi je ne connaissais plus du tout le pays. Donc je ne puis dire où j'allai, mais je passai par beaucoup de cités. Je savais seulement qu'il m'était imposé d'aller au sud. Quand les chevaux ne pouvaient plus avancer, je me couchais sur la terre et attendais le jour. J'ignorai le sommeil

durant ce voyage, et c'était là un lourd fardeau. Connais-tu, mon frère, le mal de l'insomnie... alors que les os sont douloureux par manque de sommeil, et que la peau des tempes tressaille de lassitude, et que malgré tout... il n'y a pas de sommeil... il n'y a pas de sommeil ? *Dray wara yow dee ! dray wara yow dee !* L'œil du soleil, l'œil de la lune, et mes propres yeux sans repos... tous les trois ne font qu'un ! tous les trois ne font qu'un !

Il y avait une ville dont j'ai oublié le nom, et la Voix m'appela toute la nuit. C'était il y a dix jours. Mais elle m'a déçu à nouveau.

Je suis venu ici d'un endroit appelé Hamirpur, et voilà, mon destin veut que je t'aie trouvé pour mon réconfort et pour l'accroissement de notre amitié. Ceci est d'un bon présage. Dans la joie de voir ta face la fatigue a quitté mes pieds, et le chagrin de mon si long voyage est oublié. En outre mon cœur est paisible, car je sais que la fin est proche.

Il se peut que dans cette ville je trouve Daoud Shah se dirigeant vers le nord, puisqu'un homme des montagnes retourne toujours à ses montagnes quand le printemps l'y pousse. Mais le verra-t-il dans les montagnes de notre pays ? Sûrement je le rattraperai ! Sûrement ma vengeance est sauvée ! Sûrement Dieu le tient dans le creux de sa main pour l'offrir à ma réclamation. Il n'arrivera pas de mal à Daoud Shah jusqu'à ma venue ; car je voudrais bien le tuer vif et sain, avec sa vie fermement chevillée dans son corps. Une grenade est plus douce quand les pépins se détachent spontanément de l'écorce. Que ce soit pendant le jour, afin que je puisse voir sa face, et ma jouissance sera couronnée.

Et quand j'aurai accompli l'affaire et que mon honneur sera lavé, je rendrai grâce à Dieu, qui tient la balance de la Loi, et je dormirai. Toute une nuit, et tout un jour, et encore toute une nuit je dormirai, et aucun songe ne me troublera.

Et maintenant, ô mon frère, l'histoire est terminée. *Ahi ! ahi ! Alghias ! ahi !*

-
1. ↑ L'enfer musulman.
 2. ↑ Poste de police.
 3. ↑ Couchette indigène.
 4. ↑ Obstacle.

LE CHÂTIMENT DE DUNGARA

Vois le pâle martyr avec sa chemise en feu...

On conte ce récit aujourd'hui encore parmi les bosquets du mont Berbulda, et pour le confirmer on vous montre le bâtiment de la mission sans toit et sans fenêtres. Le grand dieu Dungara, le dieu-des-choses-telles-qu'elles-sont, le Très-redoutable-qui-n'a-qu'un-Œil et qui-porte-la-Défense-de-l'Éléphant-Rouge, est l'auteur de tout ; et celui qui refuse de croire en Dungara sera inmanquablement frappé de la folie de Yat... la folie qui s'abattit sur les fils et les filles des Buria Kol pour s'être détournés de Dungara et avoir porté des vêtements. Ainsi parle Athon Dazé, qui est grand-prêtre du temple et gardien de la Défense de l'Éléphant Rouge. Mais si vous interrogez le percepteur-adjoint, préposé à l'administration des Buria Kol, il rira, non parce qu'il veut du mal aux missions, mais parce qu'il a vu lui-même la vengeance de Dungara s'exercer sur les enfants spirituels du révérend Justus Krenk, pasteur de la mission de Tubingue, et sur Lotta, sa vertueuse épouse.

Pourtant si jamais quelqu'un mérita la bienveillance des dieux, c'était le révérend Justus, jadis de l'université d'Heidelberg, mais qui, croyant à une vocation, s'en était allé en pays sauvage, menant avec lui la blonde Lotta aux yeux bleus.

— Ces païens maintenant si enténébrés par leurs pratiques idolâtres, nous allons les rendre meilleurs, disait Justus dans les premiers temps de sa carrière. Oui, ajoutait-il avec conviction, ils apprendront à faire le bien et à travailler de leurs mains. Car tout bon chrétien doit travailler.

Et pourvu d'un traitement plus modeste encore que celui d'un sacristain anglais, Justus Krenk établit sa demeure au delà de Kamala et des gorges de Malair, au delà de la rivière Berbulda, tout au pied de la montagne bleue de Panth sur le sommet de laquelle se dresse le temple de Dungara... au cœur

du pays des Buria Kol... les nus, joviaux, timides, impudiques et paresseux Buria Kol.

Savez-vous ce que représente la vie à une mission d'avant-poste ? Tâchez d'imaginer une solitude pire que celle du poste le plus infime où le gouvernement vous ait jamais envoyé... un isolement qui pèse sur vos paupières à l'état de veille et vous force à plonger tête baissée dans les travaux quotidiens. Il n'y a pas de poste, il n'y a personne de votre race à qui parler, il n'y a pas de routes : il y a bien, à vrai dire, de la nourriture pour subsister, mais on la mange sans plaisir ; et tout ce que votre vie renferme de bon, de beau ou d'intéressant, doit provenir de vous-même et de la grâce qui peut vous avoir été impartie.

Dans la matinée, avec un bruit mou de pieds nus, les convertis, les hésitants et les francs railleurs arrivent dans la véranda. Il vous faut être avec eux infiniment doux et patient, et, surtout, clairvoyant, car vous avez affaire à l'ingénuité de l'enfance, à l'expérience de l'homme, et à la subtilité du sauvage. Votre congrégation a cent besoins matériels auxquels il faut pourvoir ; et c'est à vous, qui vous en croyez personnellement responsable vis-à-vis de votre Créateur, qu'il appartient d'extraire de cette foule turbulente la parcelle de spiritualité qu'elle peut recéler. Si au soin des âmes vous ajoutez celui des corps, votre tâche n'en sera que plus difficile, car les malades et les infirmes embrasseront n'importe quelle croyance dans l'espoir de guérir, et se moqueront de vous parce que vous avez eu la naïveté de les croire.

À mesure que la journée s'avance et que s'atténue l'élan du matin, va s'abattre sur vous l'accablante perception de l'inanité de vos labeurs. Il faut lutter là contre, et votre seul stimulant sera la croyance que vous disputez au démon la vie des âmes. C'est là une grande, une belle croyance ; mais pour s'y tenir sans vaciller durant vingt-quatre heures consécutives, il faut être doué d'un physique singulièrement robuste et d'un moral équivalent.

Demandez aux têtes chenuës de la Croisade médicale Bannockburn quel genre de vie mènent leurs prédicateurs ; adressez-vous à l'Agence Racine de l'Évangile, ces maigres Américains qui se vantent d'aller là où aucun Anglais n'ose les suivre ; faites-vous raconter ses souvenirs par un pasteur de la mission de Tubingue... si vous le pouvez. On vous renverra aux relations imprimées, mais celles-ci ne disent rien des hommes qui ont perdu

jeunesse et santé, tout ce qu'on peut perdre en dehors de la foi, dans les pays sauvages ; ni des filles d'Angleterre qui s'en sont allées dans la jungle fiévreuse des monts Panth, et qui y sont mortes, sachant dès le début que cette mort était quasi assurée. Peu de pasteurs vous entretiendront de ces choses, et on ne vous parlera pas davantage de ce jeune David de Saint-Bees, lequel, désigné pour l'œuvre du Seigneur, tomba dans la suprême désolation, et s'en revint à la mission-mère à demi égaré, en s'écriant :

— Il n'y a pas de Dieu, mais c'est le diable qui m'a entraîné !

Les relations se taisent là-dessus, car l'héroïsme, l'échec, le doute, le désespoir et le sacrifice de soi-même chez un vulgaire blanc cultivé sont choses d'importance nulle comparées au salut d'une âme à peine humaine qu'on détourne d'une baroque croyance aux esprits des bois, aux lutins des rochers et aux démons des fleuves.

Et Gallio, le percepteur-adjoint de la région, « ne se souciait en rien de ces choses ». Il était depuis longtemps dans le pays, et les Buria Kol l'aimaient et lui apportaient en offrande du poisson pêché à la lance, des orchidées venant du cœur obscur et humide des forêts, et autant de gibier qu'il en pouvait manger. En retour, il leur distribuait de la quinine, et de concert avec Athon Dazé, le grand-prêtre, il dirigeait leur naïve politique.

— Quand vous serez de quelque temps dans le pays, dit Gallio à la table de Krenk, vous finirez par constater qu'une religion en vaut une autre. Je vous aiderai de tout mon pouvoir, comme juste, mais ne blessez pas mes Buria Kol. Ce sont de braves gens et ils ont confiance en moi.

— Je leur enseignerai la Parole du Seigneur, dit Justus, dont la ronde figure rayonnait d'enthousiasme, et certes je n'irai pas hâtivement nuire à leurs préjugés sans y réfléchir. Mais dites, mon ami, cette impartialité de jugement en matière de religion est très mauvaise.

— Ah baste ! fit Gallio, j'ai leurs personnes et leur district à surveiller, mais vous pouvez faire votre possible pour leurs âmes. Seulement ne vous conduisez pas comme votre prédécesseur, sinon je craindrais de ne pouvoir répondre de votre vie.

— Et que fit-il ? demanda résolument Lotta, tout en lui offrant une tasse de thé.

— Il monta au temple de Dungara... bien entendu il n'était pas familiarisé avec le pays... et se mit à taper avec son parapluie sur la tête de ce vieux Dungara ; si bien que les Buria Kol accoururent et tapèrent sur lui, assez féroce­ment. J'étais dans la région, et il m'envoya par un coureur un billet disant : « Persécuté pour l'amour du Seigneur. Envoyez un bataillon. » Les troupes les plus proches étaient cantonnées à quelque quatre-vingts lieues de distance, mais je devinai ce qu'il avait fait. Je galopai jusqu'à Panth et parlai en père au vieux Athon Dazé, lui disant qu'un sage comme lui aurait dû se rendre compte que le sahib avait reçu un coup de soleil et qu'il était fou. De toute votre existence vous n'avez jamais vu personne plus marri. Athon Dazé fit des excuses, envoya du bois, du lait, des volailles et toutes sortes de choses ; et moi je donnai cinq roupies au temple, et dis à Macnamara qu'il avait manqué de jugement. Il me répondit que je m'étais prosterné dans la demeure de Rimmon ; mais cela n'empêche que s'il était allé de l'autre côté de la montagne pour insulter Palin Deo, l'idole des Suria Kol, on l'aurait empalé sur un bambou durci au feu bien avant que j'eusse pu faire quelque chose, et alors je me serais vu forcé de faire pendre quelques-uns de ces pauvres idiots. Soyez doux avec eux, mes révérends... mais je ne pense pas que vous arriviez à grand'chose.

— Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, répliqua Justus, mais de mon divin Maître. Nous commencerons par les petits enfants. Beaucoup d'entre eux doivent être malades... c'est de règle. Après les enfants les mères, et puis les hommes. Mais j'aimerais fort vous savoir de cœur avec nous.

Gallio prit congé pour aller risquer sa vie à raccommo­der les ponts de bambou pourri de son peuple, à tuer ici ou là un tigre trop entreprenant, ou à pister les éclaireurs Suria Kol qui avaient coupé quelques têtes chez leurs frères du clan Buria. Gallio était un homme jeune, cagneux et traînant la patte, dénué par nature de religion et de respect, et doué d'une aspiration au pouvoir absolu que satisfaisait son indésirable district.

— Personne ne veut de mon poste, disait-il amèrement, et mon percepteur en chef n'y fourre le nez que quand il est bien sûr qu'il n'y a pas de fièvre. Je suis le monarque de tout le pays que j'inspecte^[1], et Athon Dazé est mon vice-roi.

Vu le mépris souverain de la vie humaine dont se vantait Gallio, — encore qu'il n'étendît pas ce principe à d'autres vies que la sienne, — il ne manqua pas de faire quarante milles à cheval jusqu'à la mission, portant sur l'arçon de sa selle une mignonne fillette brune.

— Voici quelque chose pour vous, mes révérends, dit-il. Les Kols laissent mourir les enfants qu'ils ont de trop. Pour ma part je n'y vois pas d'objection, mais vous pouvez quand même élever cette petite. Je l'ai ramassée au delà du confluent de la Berbulda. J'ai idée que la mère m'a suivi à travers bois depuis là.

— C'est la première ouaille du troupeau, dit Justus.

Et Lotta prit sur son sein la bestiole hurlante et l'apaisa avec habileté.

Cependant, telle une louve acharnée dans sa poursuite, Matui qui l'avait engendrée, et conformément à la loi de sa tribu l'avait exposée pour la laisser mourir, lasse et les pieds blessés, haletait dans le fourré de bambous, et surveillait avidement la maison de ses yeux maternels. Qu'allait faire de sa fille le tout-puissant percepteur-adjoint ? Est-ce que le petit homme en habit noir allait la manger toute vivante, comme Athon Dazé affirmait que c'était la coutume de tous les hommes en habit noir ?

Matui passa toute la longue nuit parmi les bambous, à attendre ; et, au matin, elle vit sortir une blonde femme blanche, telle que Matui n'en avait jamais vu, et entre ses bras était la fille de Matui revêtue de langes immaculés. Lotta connaissait à peine le langage des Buria Kol, mais quand une mère s'adresse à une autre mère, la conversation est aisée à suivre. À ces mains timidement tendues vers le bord de sa robe, à ces passionnés accents gutturaux et à ces yeux implorants, Lotta comprit qui elle avait devant elle. Donc Matui reprit son enfant... la servante, ou même l'esclave, de cette merveilleuse femme blanche, car sa propre tribu refuserait désormais de la reconnaître. Et Lotta pleura avec elle inépuisablement, à la manière allemande, qui exige qu'on se mouche beaucoup.

— D'abord l'enfant, puis la mère et enfin l'homme, et tous à la gloire de Dieu, dit Justus l'Espérant.

Et l'homme vint, avec un arc et des flèches, très fâché en vérité, car il n'avait plus personne pour lui faire la cuisine.

Mais l'histoire de la mission est longue, et je n'ai pas la place d'exposer comment Justus, oublieux de son malavisé prédécesseur, frappa durement Moto, le mari de Matui, à cause de sa brutalité ; comment Moto en fut effrayé, mais se voyant délivré de la crainte d'une mort subite, reprit courage, et devint le fidèle allié et premier catéchumène de Justus ; comment la petite congrégation s'accrut, à l'immense dépit d'Athon Dazé ; comment le prêtre du dieu-des-choses-telles-qu'elles-sont discuta subtilement avec le prêtre du dieu-des-choses-telles-qu'elles-devraient-être, et fut vaincu ; comment les dîmes du temple de Dungara décrurent en volailles, poisson et miel ; comment Lotta allégea parmi les femmes la malédiction d'Ève, et comment Justus fit de son mieux pour introduire la malédiction d'Adam parmi les Buria Kol ; comment ceux-ci se révoltèrent contre la prétention, disant que leur dieu était un dieu fainéant, et comment Justus surmonta en partie leur répugnance au travail et leur enseigna que la terre noire était riche en autres productions que les seules truffes.

Toutes ces choses appartiennent à l'histoire de nombreux mois, durant lesquels le chenu Athon Dazé médita sa vengeance pour l'abandon où la tribu laissait Dungara. Avec une astuce de sauvage il feignit de l'amitié envers Justus, parlant même de se convertir ; mais aux fidèles de Dungara il disait sombrement :

— Ceux du troupeau des révérends ont revêtu des habits et adorent un dieu actif. En conséquence Dungara les éprouvera durement jusqu'à ce qu'ils se jettent en hurlant dans les eaux de la Berbulda.

La nuit, la Défense de l'Éléphant Rouge beuglait sinistrement parmi les montagnes, et les fidèles s'éveillaient et disaient :

— Le dieu-des-choses-comme-elles-sont prépare sa revanche contre les apostats. Aie pitié, ô Dungara, de nous Tes enfants, et donne-nous toutes leurs moissons.

Vers la fin de la saison froide le percepteur et sa femme vinrent dans le pays des Buria Kol.

— Allez voir la mission de Krenk, leur dit Gallio. Il fait de bonne besogne à sa façon, et je crois que cela lui ferait plaisir si vous inauguriez la chapelle en bambou qu'il a réussi à édifier. En tout cas vous verrez des Buria Kol civilisés.

Grand fut l'émoi dans la mission.

— À présent lui et son aimable épouse verront de leurs propres yeux que nous avons fait de bonne besogne, et... oui, c'est cela... nous leur montrerons tous nos catéchumènes dans leurs nouveaux habits fabriqués de leurs mains. Ce sera un grand jour... toujours pour le Seigneur, dit Justus.

Et Lotta répondit :

— Amen.

À sa façon débonnaire Justus s'était senti jaloux de la mission bâloise de tissage, devant la maladresse de ses propres convertis ; mais Athon Dazé avait récemment appris à quelques-uns d'entre eux à mettre en filasse les fibres soyeuses et luisantes d'un végétal qui croissait abondamment sur les monts Panth. Cela donnait un drap blanc et fin presque pareil au *tappa* des mers du Sud, et ce jour-là les convertis devaient porter pour la première fois des habits confectionnés avec cette étoffe. Justus était fier de son œuvre.

— Ils seront revêtus de vêtements blancs pour recevoir le percepteur et sa noble dame, en chantant : « À cette heure remercions tous notre Dieu. » Puis il inaugurera la chapelle, et... oui ; c'est cela... Gallio lui-même commencera à croire. Restez ainsi, mes enfants, deux par deux, et... Lotta, qu'est-ce qu'ils ont donc à se gratter ainsi ? Ce n'est pas convenable de te tortiller, Nala, mon enfant. Le percepteur va arriver, et il ne sera pas content.

Le percepteur et sa femme, accompagnés de Gallio, gravirent la montagne vers le bâtiment de la mission. Rangés sur deux files, les convertis formaient une troupe brillante de près de quarante têtes.

— Ah ! ah ! fit le percepteur, dont le tour d'esprit acquisitif le portait à croire qu'il avait favorisé l'institution dès ses débuts. Cela avance, je vois, par sauts et par bonds.

Jamais on ne prononça parole plus exacte. La mission, en effet, avançait littéralement comme il l'avait dit... au début d'un air gêné, par petits sautilllements et piétinements de malaise, mais ensuite par bonds de chevaux piqués des taons, et bonds de kangourous en folie. Sur la montagne de Panth la Défense de l'Éléphant Rouge lança un barrit sec et irrité.

Les rangs des convertis ondulèrent, se rompirent, et se dispersèrent avec des hurlements et des cris aigus de souffrance, tandis que Justus et Lotta restaient frappés d'horreur.

— C'est le châtement de Dungara ! lança une voix. Je brûle ! je brûle ! À la rivière, ou sinon nous allons périr !

La foule tournoya et se dirigea vers les rochers qui surplombaient la Berbulda : tous se débattaient, trépignaient, se tordaient, et tout en courant rejetaient leurs vêtements, poursuivis par les tonnerres de la trompette de Dungara. Justus et Lotta, presque en larmes, coururent au percepteur.

— Je n'y comprends rien ! balbutia Justus. Hier encore, ils récitaient les Dix Commandements... Qu'est-ce qui se passe ? Le Seigneur soit loué par tous bons esprits sur terre et sur mer. Nala ! oh ! c'est honteux !

Sur les rochers au-dessus de leurs têtes, Nala venait de s'élancer d'un bond avec un cri aigu... Nala, naguère l'orgueil de la mission, une vierge de quatorze printemps, sage, docile et vertueuse... à présent nue comme l'aurore et feulant comme un chat sauvage.

— Était-ce donc pour ceci, hurla-t-elle, en lançant sa jupe au nez de Justus ; était-ce donc pour ceci que j'ai abandonné mon peuple et Dungara... Pour subir les feux de votre Demeure des Méchants ? Singe aveugle, petit ver de terre, poisson sec que vous êtes, vous disiez que jamais je ne brûlerais ! Ô Dungara, je brûle à présent ! Je brûle ! Aie pitié de moi, dieu-des-choses-telles-qu'elles-sont !

Se détournant, elle s'élança dans la Berbulda, et la trompette de Dungara beugla, triomphale. La dernière des converties de la mission de Tubingue avait interposé un demi-kilomètre de courant rapide entre elle et ses professeurs.

— Hier encore, bégaya Justus, elle enseignait l'A B C D dans l'école... Oh ! c'est un tour de Satan !

Mais Gallio examinait avec curiosité la jupe de la jeune fille, tombée à ses pieds. Il en tâta l'étoffe, releva sa manche de chemise plus haut que le hâle foncé de son poignet et frotta contre la chair un pan du tissu. Une élevure d'un rouge vif saillit sur la peau blanche.

— Ah ! fit Gallio tranquillement, c'est bien ce que je pensais.

— Qu'est-ce donc ? demanda Justus.

— Je dirais volontiers que c'est la Tunique de Nessus, mais... D'où avez-vous tiré le textile de ce drap ?

— C'est Athon Dazé, répondit Justus. Il a montré aux garçons la manière de le fabriquer.

— Le vieux renard ! Savez-vous bien qu'il vous a donné comme matière l'ortie Nilgiri... ou ortie Scorpion... *Girardenia heterophylla*. Ce n'est pas étonnant s'ils se tortillaient ! Hé ! elle pique même quand on en fait des cordages de pont si on ne l'a pas mise à tremper d'abord pendant six semaines. Le rusé animal ! Il a fallu environ une demi-heure pour que la brûlure traversât leur cuir épais, et alors...

Gallio éclata de rire, mais Lotta pleurait dans les bras de la femme du percepteur, et Justus s'était caché la figure entre ses mains.

— *Girardenia heterophylla* ! répéta Gallio. Krenk, pourquoi donc ne m'avez-vous rien dit ? Je vous aurais épargné cette mésaventure. Du feu tissé ! Tout autre que des sauvages Kols l'auraient compris, et, si je connais leurs façons, ils ne vous reviendront jamais.

Il regarda l'autre bord de la rivière, où les convertis poursuivaient leurs lamentations et se vautraient dans les mares, et le rire disparut de son visage, car il vit que c'en était fait de la mission de Tubingue chez les Buria Kol.

Durant trois mois Lotta et Justus eurent beau s'attarder tristement sur les ruines de leur école déserte, jamais ils ne réussirent à amadouer une seule ouaille de leur troupeau, pas même celles qui donnaient le plus d'espérances. Non ! le feu de la Demeure des Méchants, le feu qui court à travers les membres et qui ronge les os, avait mis fin à la conversion. Qui oserait une seconde fois affronter l'ire de Dungara ? Le petit homme et sa femme pouvaient s'en aller ailleurs. Les Buria Kol ne voulaient plus d'eux. Un message officieux avertissant Athon Dazé que si l'on touchait à un cheveu de leurs têtes Athon Dazé et les prêtres de Dungara seraient pendus au fronton du temple par les soins de Gallio, protégea Justus et Lotta des lourdes flèches empoisonnées des Buria Kol, mais on ne déposa plus à leur porte ni poisson, ni volaille, ni miel, ni sel, ni cochonnet. Et, las ! l'homme ne peut vivre par la seule grâce de Dieu, quand la nourriture lui fait défaut.

— Allons-nous-en, ma femme, prononça Justus ; le bien est absent d'ici, et le Seigneur a voulu que quelqu'un d'autre reprenne la tâche en temps opportun... dans le temps qu'il jugera bon. Nous allons partir, et... oui, c'est cela... je vais étudier la botanique.

Si quelqu'un est désireux de convertir à nouveau les Buria Kol, il trouvera au moins sous la montagne de Panth l'embryon d'un bâtiment de mission. Mais la chapelle et l'école ont été depuis longtemps reconquis par la jungle.

1. ↑ Cf. le vers de Cowper (Alexander Selkirk) :

I am monarch of all I survey...

AU THANA DE HOWLI

Chacun son soulier, chacun sa tête.
Dicton indigène.

Comme messenger, si dans sa bonté Votre Honneur consent à me faire cette grâce insigne. Et moyennant six roupies. Oui, Sahib, c'est que j'ai trois petits, petits enfants qui ont toujours le ventre vide, et on n'a de blé à présent que quarante livres à la roupie. Vous aurez en moi un messenger si malin que vous serez tout le temps content de moi et qu'au bout de l'année vous me ferez cadeau d'un turban. Je connais toutes les rues de la garnison et bien d'autres choses encore. Ah oui, Sahib, je suis malin. Donnez-moi de l'emploi. J'étais auparavant dans la police. Une mauvaise réputation ? C'est sans doute un de mes ennemis qui vous a raconté cela. Je n'ai jamais été un chenapan. Je suis un homme au cœur pur, et je dis toujours la vérité. On le savait bien quand j'étais dans la police. On disait : « Afzal Khan est un homme franc et on peut se fier à ses paroles. » Je suis un Pathan de Delhi, Sahib... et tous les Pathans de Delhi sont de braves gens. Ah ! vous connaissez Delhi ? Oui, c'est vrai, il y a beaucoup de chenapans parmi les Pathans de Delhi. Combien sage est le Sahib ! Rien n'est caché à ses yeux, et il fera de moi son messenger, et je porterai toutes ses lettres en secret et sans me faire remarquer. Non, Sahib, Dieu m'est témoin que je n'ai pas de mauvaises intentions. Depuis longtemps je désire me mettre au service d'un vrai sahib... d'un vertueux sahib. Beaucoup de jeunes sahibs sont comme des diables déchaînés. Ces sahibs-là, je ne voudrais pas me mettre à leur service... quand bien même tous les ventres de mes petits enfants crieraient la faim.

Pourquoi je ne suis plus dans la police ? Je vais vous dire la vérité. Il est survenu un malheur au *thana*^[1]... à Ram Baksh, le *havildar*^[2], et à Maula Baksh, et à Juggul Ram, et à Bhim Singh, et à Suruj Bul. Ram Baksh est en prison pour un temps, de même que Maula Baksh.

Cela se passait au *thana* de Howli, sur la route qui mène à Gokral-Seetarun, où il y a beaucoup de *dacoits*^[3]. Nous étions tous de braves gens. En conséquence nous fûmes envoyés à ce *thana* qui était à trois lieues du poste le plus proche. Tout le jour et toute la nuit nous étions à l'affût des *dacoits*. Pourquoi le sahib rit-il ? Eh bien, soit, je ferai un aveu. Les *dacoits* étaient trop rusés, et, voyant cela, nous cessâmes de nous déranger. C'était dans la saison chaude. Que peut-on faire pendant les jours de chaleur ? Le sahib lui-même, qui est si robuste, est-il encore vigoureux, à ces moments-là ? Nous nous arrangeâmes avec les *dacoits* afin d'avoir la paix. Ce fut l'œuvre du *havildar*, qui était gros alors. Ha ! ha ! sahib, il est en train de maigrir à cette heure, dans la prison où il fait des tapis. Le *havildar* dit aux *dacoits* : « Ne nous ennuyez plus, et nous ne vous ennuierons plus. À la fin de la moisson, envoyez-nous un homme à conduire devant le juge, un homme d'esprit faible contre qui échouera l'accusation fictive. Ainsi nous sauverons notre honneur. » Les *dacoits* consentirent à cette proposition, et nous n'eûmes plus d'ennuis au *thana*, et nous pûmes rester tout le long du jour sur nos *charpoys* à manger des melons en paix. Doux comme la canne à sucre sont les melons de Howli.

Or il y avait dans ce district un commissaire-adjoint... un Empêcheur-sahib... appelé Yunkum sahib. Oho ! il était dur... dur comme l'est le sahib qui va sans doute m'accorder l'ombrage de sa protection. Il avait des quantités d'yeux, Yunkum sahib, et il se déplaçait rapidement à travers son district. Comme il arrivait à l'improviste pour faire son carnage, et qu'avant le coucher du soleil il allait donner du tracas aux *teshildars*^[4], à dix lieues de distance on l'appelait le Tigre de Gokral-Seetarun. Personne ne connaissait les allées et venues de Yunkum sahib. Il n'avait pas de repos, et lorsque son cheval était fatigué, il allait sur un char diabolique. Je ne sais pas comment cela s'appelle, mais le sahib se tenait au milieu de trois roues d'argent qui ne grinçaient pas, et les faisait aller avec ses jambes, en se pavanant comme un cheval nourri de fèves — tenez, comme ceci. L'ombre d'un faucon sur les champs n'est pas plus silencieuse que le char diabolique de Yunkum sahib. Il était ici ; il était là ; il était parti : et son rapport était fait, et il y avait du grabuge. Demandez plutôt au *teshildar* de Rohestri comment on a su qui volait les poules, sahib.

La chose arriva une nuit que nous dormions tous dans le *thana* comme d'habitude sur nos *charpoys*, après avoir mangé notre repas du soir et fumé du tabac. Quand nous nous réveillâmes le matin, patatras ! de nos six fusils il n'en restait pas un ! De plus, le gros registre de police qui était confié aux soins du *havildar* avait disparu. En voyant cela, nous fûmes très effrayés, nous imaginant que les *dacoits*, au mépris de leur parole, étaient venus nuitamment pour nous faire honte. Alors Ram Baksh, le *havildar*, nous dit :

— Taisez-vous ! l'affaire est mauvaise, mais elle peut encore tourner bien. Il nous faut compléter la chose. Apportez-moi un chevreau et mon *tulwar*^[5]. Ne comprenez-vous donc pas encore, imbéciles ? Il faut taper sur un cheval, mais avec les hommes, un mot doit suffire.

Nous autres du *thana*, ayant vite deviné l'intention du *havildar*, et craignant fort de perdre notre place, nous nous empressâmes d'amener le chevreau dans la pièce du fond, et nous écoutâmes parler le *havildar*. Il nous dit :

— Vingt brigands sont venus.

Et nous, reprenant ses mots, les répétâmes après lui, selon l'usage.

— Il y a eu un grand combat, dit le *havildar*, et personne de nous ne s'en est tiré indemne. On a cassé les barreaux de la fenêtre. Toi, Suruj Bul, occupe-toi de cela ; et vous, les hommes, activez-vous à votre besogne, car il faut qu'un coureur aille porter les nouvelles au Tigre de Gokral-Seetarun.

Là-dessus, Suruj Bul, s'arc-boutant de l'épaule, brisa en dedans les barreaux de la fenêtre, et moi, battant avec un fouet la jument du *havildar*, je la fis galoper parmi les couches de melons tant et si bien qu'elles furent toutes foulées de traces de sabots.

Ces choses étant faites, je m'en revins au *thana*, et la chèvre fut sacrifiée, et les murailles furent noircies par le feu en divers endroits, et chaque homme trempa un peu ses habits dans le sang de la chèvre. Sache, ô sahib, qu'une blessure qu'on se fait à soi-même peut être aisément distinguée, par les gens habiles, d'une blessure faite par autrui. En conséquence, le *havildar*, prenant son *tulwar*, frappa l'un de nous légèrement sur l'avant-bras dans le gras de la chair, et un autre à la jambe, et un troisième sur le dos de la main. Ainsi en agit-il avec chacun de nous, de façon à faire venir le sang ; et Suruj Bul, plus zélé que les autres, s'arracha des poignées de

cheveux. Ô sahib, jamais il n'y eut mise en scène plus parfaite. Oui, moi-même j'aurais juré que le *thana* avait subi tout ce que nous disions. On voyait des traces de fumée et de la casse et du sang et de la terre piétinée.

— Maintenant, Maula Baksh, dit le *havildar*, galope jusque chez l'Empêcheur-sahib, et porte-lui la nouvelle du brigandage. Et toi, Afzal Khan, cours-y aussi, et prends soin d'être barbouillé de sueur et de poussière à ton arrivée. Le sang aura séché sur vos habits. Je resterai ici pour envoyer un rapport convenable au commissaire-sahib, et nous attraperons ces quelques villageois que vous savez, afin que tout soit prêt pour l'arrivée du commissaire-sahib.

Ainsi donc Maula Baksh partit à cheval, et je courus en me tenant à son étrier, et nous arrivâmes tous les deux en mauvaise condition devant le Tigre de Gokral-Seetarun dans le *teshil*^[6] de Rohestri.

Notre récit fut long et détaillé, sahib, car nous lui dûmes même les noms des *dacoits* et l'issue du combat, et nous le priâmes de venir. Mais le Tigre ne broncha pas, et se contenta de sourire à la manière des sahibs quand ils méditent une méchanceté.

— Jurez-vous de ce rapport ? demanda-t-il.

Et nous répondîmes :

— Tes serviteurs en jurent. Le sang du combat est à peine séché sur nous. Juge si c'est le sang des serviteurs de Ton Honneur ou non.

Et il dit :

— Je vois. Vous vous êtes bien comportés.

Mais il s'abstint d'appeler pour avoir son cheval ou son char diabolique, afin de purger la terre selon sa coutume. Il dit :

— Maintenant reposez-vous et mangez du pain, car vous devez être fatigués. Je vais attendre la venue du commissaire-sahib.

Or il est de règle que le *havildar* du *thana* doit envoyer un rapport exact de tous les brigandages au commissaire-sahib. À midi arriva celui-ci, un homme gros et vieux, et arrogant avec cela, mais nous du *thana* nous n'avions pas peur de sa colère, craignant davantage les silences du Tigre de Gokral-Seetarun. Avec lui arrivèrent Ram Baksh, le *havildar*, et les autres, menant dix hommes du village de Howli... tous hommes mal intentionnés

envers la police du *Sirkar*^[7]. Ils parurent en prisonniers, les menottes aux mains, et criant miséricorde... Imam Baksh, le fermier, qui avait refusé sa femme au *havildar*, et autres gredins de bas étage contre qui nous du *thana* nous avons des griefs. C'était bien présenté, et le *havildar* en était fier. Mais le commissaire-sahib réprimanda l'Empêcheur pour son manque de zèle, et dit : « Goddam ! » selon la coutume des Anglais, et félicita le *havildar*. Yunkum sahib resta tranquillement sur sa chaise longue.

— Les hommes ont-ils juré ? demanda Yunkum sahib.

— Oui, et ils ont capturé dix malfaiteurs, répondit le commissaire-sahib. Il y en a encore d'autres en liberté dans votre circonscription. Prenez un cheval, montez dessus, et allez au nom du *Sirkar* !

— En vérité oui, il y a d'autres malfaiteurs en liberté, reprit Yunkum sahib, mais un cheval est inutile. Que tout le monde vienne avec moi.

Je vis la marque d'une corde sur le front d'Imam Baksh. Est-ce que Votre Honneur connaît la question par le serrage à froid ? Je vis aussi à la figure du Tigre de Gokral-Seetarun qu'il avait son mauvais sourire, et je me tins en arrière prêt à toute occurrence. Et je me trouvai bien, sahib, d'avoir fait cela. Yunkum sahib ouvrit la porte de sa salle de bain, et sourit de nouveau. À l'intérieur se trouvaient les six fusils et le gros registre de police du *thana* de Howli ! Il était venu nuitamment sur son char diabolique qui est muet comme une goule, et, passant au milieu de nous endormis, avait emporté aussi bien les fusils que le registre. À deux reprises il était venu au poste, prenant chaque fois trois fusils. Le *havildar* sentit son foie se dissoudre, et il se laissa tomber dans la poussière, cherchant à saisir les bottes de Yunkum sahib, en criant :

— Aie pitié !

Et moi ? Sahib, je suis un Pathan de Delhi, et un homme jeune avec de petits enfants. La jument du *havildar* était dans la cour. Je sautai dessus et pris la fuite : je sentais derrière moi la noire fureur du *Sirkar*, et ne savais où aller. Jusqu'au moment où elle tomba morte, je poussai la jument rousse ; et par la grâce de Dieu, qui est évidemment du parti des justes, je m'échappai. Mais le *havildar* et les autres sont maintenant en prison.

Je suis un chenapan ? C'est comme il plaît à Votre Honneur. Dieu fera de Votre Honneur un lord, et lui accordera pour femme une riche *memsahib*^[8]

belle comme une péri, et des quantités de fils robustes, s'il me fait son ordonnance. La grâce du Ciel soit sur le sahib ! Oui, je n'ai seulement qu'à aller au bazar pour en ramener mes enfants à cette demeure si pareille à un palais, et puis... Votre Honneur est mon père et ma mère, et moi, Afzal Khan, je suis son esclave.

Ohé ! *Sirdar-ji*^[9] ! moi aussi je fais partie de la maison du sahib !

-
1. ↑ Poste de police.
 2. ↑ Chef de poste, brigadier.
 3. ↑ Brigands.
 4. ↑ Officiers de police.
 5. ↑ Sabre, coupe-choux.
 6. ↑ Bureau de police.
 7. ↑ Gouvernement.
 8. ↑ Par contraction, de « madam sahib » : dame, madame.
 9. ↑ Portier.

JUMEAUX

Grande est la justice du Blanc... plus grand est le pouvoir d'un mensonge.

Dicton indigène.

La voici, votre justice anglaise, Protecteur du pauvre ! Regardez mon dos et mes reins battus de verges... de verges pesantes ! Je suis un pauvre homme, et il n'y a pas de justice dans les tribunaux.

Nous étions deux, et nés d'une seule naissance, mais je vous jure que j'étais né le premier, et que Ram Dass est le plus jeune d'au moins trois respirations. L'astrologue l'a dit ainsi ; et c'est écrit dans mon horoscope... l'horoscope de Durga Dass.

Mais nous étions pareils... moi et mon frère, qui est un monstre sans foi... si pareils que personne ne savait, à nous voir ensemble ou séparément, qui était Durga Dass. Je suis un Mahajun de Pali en Marwar, et un honnête homme. C'est la vérité. Quand nous fûmes arrivés à l'âge d'homme, nous quittâmes la demeure de notre père, à Pali, et nous allâmes au Pundjab, où tous les gens sont des cervelles vaseuses et des fils d'ânesses. Nous prîmes une boutique ensemble à Isser Jang... moi et mon frère... près du grand puits d'où le camp du gouverneur tire son eau. Mais Ram Dass, qui est sans foi, me chercha querelle, et nous nous séparâmes. Il prit ses livres, et ses ustensiles, et sa marque, et devint un *bunnia* ^[1] dans la longue rue d'Isser Jang, près la porte de la route qui mène à Montgomery. Ce n'est pas ma faute si nous nous sommes arraché réciproquement le turban. Je suis un Mahajun de Pali, et je dis toujours la vérité. Ram Dass était le voleur et le menteur.

Or personne, pas même les petits enfants, ne pouvait au premier abord voir qui était Ram Dass et qui était Dunga Dass. Mais tous les gens d'Isser Jang (puissent-ils mourir sans enfants mâles !) disaient que nous étions des voleurs. Ils nous injuriaient beaucoup, mais je leur prêtais de l'argent sur

leurs lits et sur leurs ustensiles de cuisine, et sur le blé en herbe et le veau à naître, depuis le puits de la grande place jusqu'à la porte de la route de Montgomery. Ils étaient bêtes, ces gens, indignes de couper les ongles des pieds à un Marwari de Pali. Je leur prêtais de l'argent à eux tous. Un peu, très peu seulement... un *pice*^[2] par-ci, un *pice* par-là. Dieu m'est témoin que je suis un pauvre homme ! Tout l'argent est resté à Ram Dass... puissent ses fils devenir chrétiens, et sa fille être un feu ardent et une honte pour sa maison de génération en génération ! Puisse-t-elle mourir non mariée, et donner le jour à une multitude de bâtards ! Que la lumière sorte de la maison de mon frère Ram Dass. C'est ce que je demande au ciel deux fois par jour... avec des offrandes et des charmes. Telle fut l'origine de mes maux. Nous divisâmes entre nous la ville d'Isser Jang... moi et mon frère. Il y avait hors des portes un propriétaire foncier qui habitait à un quart de lieue de là, sur la route qui mène à Montgomery, et il se nommait Muhammed Shah, fils de nabab. C'était un grand débauché, et il buvait du vin. Aussi longtemps qu'il y avait des femmes dans sa maison, et du vin et de l'argent pour les fêtes de mariage, il était heureux et s'essuyait la bouche. Ram Dass lui prêta de l'argent, un *lakh*^[3] ou un demi-*lakh*... comment le saurais-je ? et du moment qu'il obtenait l'argent, le propriétaire ne s'inquiétait pas de ce qu'il signait.

Les gens d'Isser Jung étaient mon lot, et le propriétaire avec le dehors de la ville étaient le lot de Ram Dass ; car nous nous étions ainsi arrangés. J'étais le pauvre dans cette combinaison, car les gens d'Isser Jang manquaient de richesses. Je faisais ce que je pouvais, mais il suffisait à Ram Dass d'attendre devant la porte du jardin du propriétaire et de lui prêter de l'argent, en recevant les reconnaissances de la main du régisseur.

Dans l'automne de l'année qui suivit le prêt, Ram Dass dit au propriétaire : « Rendez-moi mon argent », mais le propriétaire ne lui donna que des injures. Mais Ram Dass alla devant les tribunaux avec les papiers des reconnaissances... le tout en règle... et obtint des décrets de saisie contre le propriétaire ; et le nom du gouvernement était en travers des timbres des décrets. Ram Dass prit un champ après l'autre, et un mangoustier après l'autre, et un puits après l'autre, et il mettait dans chaque lopin des gens à lui... ses débiteurs du faubourg d'Isser Jang... pour les cultiver. Il s'étendit ainsi sur la terre, car il avait les papiers, et le nom du

gouvernement était en travers des timbres, si bien qu'à la fin ses gens occupèrent pour lui tous les lopins entourant la grande maison blanche du propriétaire. C'était bien fait ; mais quand le propriétaire vit ces choses, il se mit très en colère et maudit Ram Dass à la façon des mahométans.

Ainsi donc le propriétaire était en colère, mais Ram Dass en riait et réclamait encore des champs, comme il était écrit sur les reconnaissances. Cela se passait dans le mois de Phagun. Je pris mon cheval et m'en allai pour parler à l'homme qui fait des bracelets de laque sur la route qui mène à Montgomery, parce qu'il me devait quelque chose. Il y avait en avant de moi, sur son cheval, mon frère Ram Dass. Et quand il me vit il s'enfonça dans les hauts blés, parce qu'il y avait de la haine entre nous. Mais je continuai mon chemin. Les chauves-souris voletaient, et la vapeur du soir flottait à ras de terre. Arrivé au bois d'oranger voisin de la maison du propriétaire, je vis venir à moi quatre hommes, des fanfarons mahométans, aux visages masqués, qui arrêtaient mon cheval par la bride en s'écriant : « C'est Ram Dass ! Frappe ! » Ils me battirent avec leurs lattes... de lourdes lattes renforcées de fil de fer par le bout, les armes qu'emploient ces porcs de pandjabis... jusqu'au moment où je leur demandai grâce et tombai sans connaissance. Mais ces impudents me battaient toujours, disant : « Ô Ram Dass, voici votre intérêt... bien pesé et compté dans votre main, Ram Dass ! » Je criai bien haut que je n'étais pas Ram Dass, mais bien Durga Dass, son frère, ils ne m'en battirent que de plus belle, et quand je fus hors d'état de crier davantage, ils me laissèrent. Mais je vis leurs figures. Il y avait là Elahi Baksh, qui court, à côté du cheval blanc du propriétaire, et Nur Ali, le gardien de la porte, et Wajib Ali, le très robuste cuisinier, et Abdul Latif, le messenger... tous de la maison du propriétaire. Ces choses, j'en pourrais jurer sur la Queue de la Vache sacrée si c'était nécessaire, mais... *ahi ! ahi !*... cela a déjà été juré, et je suis un pauvre homme perdu d'honneur.

Quand tous quatre se furent éloignés en riant, mon frère Ram Dass sortit des blés et pleura sur moi, me croyant mort. Mais j'ouvris les yeux, et le priai d'aller me chercher de l'eau. Quand j'eus bu, il me mit sur son dos, et par des chemins détournés me transporta dans la ville d'Isser Jang. En cette heure-là mon cœur inclina vers Ram Dass, mon frère, à cause de sa bonté, et je perdis mon inimitié.

Mais un serpent reste un serpent jusqu'au jour de sa mort ; et un menteur un menteur jusqu'au jour où le Jugement des dieux le saisit au talon. J'eus tort de me fier à mon frère... le fils de ma mère.

Quand nous fûmes arrivés à sa maison, et que je me sentis un peu mieux, je lui contai mon histoire, et il me dit :

— C'est sans doute moi qu'ils voulaient battre. Mais les tribunaux sont là, et il y a par-dessus tout la justice du *Sirkar* ; et devant les tribunaux tu iras quand tu auras surmonté ta faiblesse.

Or, peu de temps après que nous avons quitté Pali, précédemment, il s'était produit une famine qui s'étendit de Jesulmyr à Gurgaon et atteignit Gogunda au sud. À ce moment la sœur de mon père s'en vint habiter avec nous à Isser Jang ; car un homme doit veiller avant tout à ce que les siens ne meurent pas de faim. Quand survint la querelle entre nous deux, la sœur de mon père (une maigre chienne édentée !) dit que Ram Dass avait raison, et s'en fut avec lui. Comme elle connaissait la médecine, et beaucoup de remèdes, c'est entre ses mains que Ram Dass, mon frère, me remit affaibli par les coups, et tellement meurtri que je rendais le sang par la bouche. Après deux jours de maladie la fièvre s'empara de moi, et j'attribuai cette fièvre à ma rancune envers le propriétaire.

Les Pandjabis d'Isser Jang sont tous les fils de Bélial et d'une ânesse, mais ils sont très bons témoins, en ce sens qu'ils soutiennent leur déposition quoi que puissent dire les plaideurs. Je me proposais d'acheter des témoins à la douzaine, et chacun déposerait non seulement contre Nur Ali, Wajib Ali, Abdul Latif, et Elahi Baksh, mais contre le propriétaire, disant que lui-même, monté sur son cheval blanc, avait appelé ses hommes pour me battre ; et de plus qu'ils m'avaient volé trois cents roupies. Pour ce dernier témoignage, je remettrais un peu de sa dette à l'homme qui vendait les bracelets de laque, et il dirait qu'il avait mis l'argent entre mes mains et me l'avait vu voler de loin ; mais qu'ayant peur il avait pris la fuite. J'exposai ce plan à mon frère Ram Dass ; il me dit que l'arrangement était bon, et m'exhorta à prendre courage et à me dépêcher de me remettre sur pied. Durant ma maladie mon cœur était ouvert à mon frère, et je lui dis les noms de ceux que je voulais appeler comme témoins... tous de mes débiteurs, mais cela le magistrat-sahib ne pouvait en avoir connaissance, pas plus que le propriétaire. La fièvre ne me lâchait pas, et après la fièvre je fus pris de

coliques et d'épreintes affreuses. Ce jour-là je crus ma fin venue, mais je sais maintenant que celle qui me donnait les médicaments, la sœur de mon père... une veuve au cœur de veuve... avait provoqué ma seconde maladie. Ram Dass, mon frère, me déclara que ma maison était fermée à clef, et me remit la grosse clef de porte avec mes livres, en même temps que toutes les espèces qu'il y avait chez moi... y compris l'argent enterré sous le carreau ; car je craignais fort que les voleurs ne vinssent à pénétrer et à fouiller. Je dis la vérité : il n'y avait que très peu d'argent dans ma maison. Peut-être dix roupies... peut-être vingt. Comment puis-je le dire ? Dieu m'est témoin que je suis un pauvre homme.

Une nuit, quand j'eus dit à Ram Dass tout ce que j'avais dans mon cœur au sujet de la poursuite que je dirigerais contre le propriétaire, et que Ram Dass m'eut dit qu'il avait fait les arrangements avec les témoins, me donnant leurs noms par écrit, je fus pris à nouveau d'un grand malaise, et on me mit au lit. Quand je fus un peu rétabli — je ne puis dire combien de jours après — je m'enquis de Ram Dass, et ma sœur me dit qu'il était parti à Montgomery pour un procès. Je pris médecine et dormis très lourdement sans me réveiller. Quand j'ouvris les yeux, un grand silence régnait dans la maison de Ram Dass, et personne ne me répondit quand j'appelai... pas même la sœur de mon père. Cela m'emplit de crainte, car je ne savais pas ce qui était arrivé.

Prenant mon bâton en main, je sortis à pas lents et arrivai enfin à la grande place du puits, et ma rancune contre le propriétaire s'augmentait des douleurs que me causait chacun de mes pas.

J'allai trouver Jowar Singh, le charpentier, dont le nom était le troisième sur la liste de ceux qui devaient témoigner contre le propriétaire, et lui dis :

— Est-ce que tout est prêt, et savez-vous ce que Vous devez dire ?

Jowar Singh répondit :

— Qu'est ceci, et d'où viens-tu, Dunga Dass ?

Je lui dis :

— De mon lit, où je suis resté longtemps couché malade par la faute du propriétaire. Où est Ram Dass, mon frère, qui devait s'arranger avec les témoins ? Vous et les vôtres, vous êtes bien sûr au courant !

Alors Jowar Singh me dit :

— Qu'est-ce que tu viens me raconter, ô menteur ? J'ai témoigné et j'ai été payé, et le propriétaire a, par l'ordre de la cour, payé deux fois les cinq cents roupies qu'il a dérobées à Ram Dass, et encore cinq cents autres à cause de la grande injure qu'il a faite à votre frère.

Le puits et le jujubier qui l'ombrage ainsi que la place d'Isser Jang s'obscurcirent à mes yeux, mais je m'appuyai sur mon bâton et dis :

— Non ! Vous me tenez un discours puéril et insensé. C'est moi qui ai souffert par la faute du propriétaire ; et je suis venu afin de préparer le procès. Où est mon frère Ram Dass ?

Mais Jowar Singh secoua la tête, et une femme cria :

— Quel mensonge est-ce là ? Quelle querelle le propriétaire a-t-il avec vous, *bunnia* ? Seuls les gens impudents et sans foi bénéficient des épreuves de leur frère. Ces *bunnias* n'ont-ils donc pas d'entrailles ?

Je m'écriai de nouveau, disant :

— Par la Vache... par le serment de la Vache, par le temple de Mahadeo à la gorge bleue, moi et moi seul ai été battu... battu à en mourir ! Parlez mieux, ô gens d'Isser Jang, et je paierai les témoignages.

Et je flageolais sur place, car la maladie et la douleur des coups reçus pesaient sur moi.

Alors Ram Narain, qui étale son tapis sous le jujubier près du puits, et qui écrit toutes les lettres pour les gens de la ville, arriva et dit :

— C'est aujourd'hui le quarante-et-unième jour depuis la batterie, et depuis ces six derniers jours le procès a été jugé par le tribunal, et le sahib commissaire adjoint a rendu sa sentence en faveur de votre frère Ram Dass, concernant le vol, duquel moi aussi j'ai témoigné, et toutes les autres choses que les témoins ont dites. Il y avait beaucoup de témoins, et par deux fois Ram Dass s'est évanoui dans le tribunal à cause de ses blessures, et le sahib Empêcheur... le *baba-sahib*^[4] Empêcheur... lui a donné une chaise devant tous les plaideurs. Pourquoi vous lamenter, Dunga Dass ? Ces choses sont arrivées comme je viens de le dire. N'est-il pas vrai ?

Et Jowar Singh dit :

— C’est la vérité. J’étais là, et il y avait un coussin rouge sur la chaise.

Et Ram Narain dit :

— Ce jugement a causé grande honte au propriétaire, et craignant sa colère Ram Dass et toute sa maison s’en sont retournés à Pali. Ram Dass m’a dit que vous étiez parti également le premier, l’inimitié n’existant plus entre vous, pour ouvrir une boutique à Pali. Certes, il vous serait profitable de partir à l’instant même, car le propriétaire a juré que s’il attrape quelqu’un de votre famille, il le pendra par les pieds à la poutre du puits et, le balançant de part et d’autre, le battra de lattes jusqu’à ce que le sang lui sorte par les oreilles. Ce que j’ai dit concernant le procès est vrai, comme ces gens-ci peuvent l’attester... y compris les cinq cents roupies.

Je dis :

— Était-ce cinq cents ?

Et Kirpa Ram, le *Jat*^[5], dit :

— Cinq cents ; car j’ai témoigné moi aussi.

Et je gémissais, car j’avais eu l’intention de dire deux cents seulement.

Alors une nouvelle crainte m’envahit et mes entrailles se changèrent en eau, et courant vite à la maison de Ram Dass, je me mis à la recherche de mes livres et de mon argent dans le grand coffre de bois sous mon lit. Il n’y restait plus rien... pas même la valeur d’un *caurie*^[6]. Tout avait été enlevé par le démon qui se disait mon frère. J’allai aussi à ma propre maison et ouvris les volets, mais là également il n’y avait plus rien que les rats parmi les corbeilles à grain. En cette heure ma raison m’abandonna, je déchirai mes habits, et courant à la place du puits, réclamai justice des Anglais contre mon frère Ram Dass, et dans ma folie, allai jusqu’à raconter que mes livres étaient perdus. Quand on me vit prêt à sauter dans le puits on crut à la vérité de mon discours, d’autant plus que mon dos et ma poitrine portaient encore les traces des lattes du propriétaire.

Jowar Singh le charpentier me soutint, et me tournant entre ses mains — car il est très fort — montra les cicatrices de mon dos, et se courba en deux à force de rire sur la margelle du puits. Il cria si haut que tous l’entendirent, de la place du puits au caravansérail des pèlerins :

— Oho ! Les chacals se sont disputés, et le gris a été pris au piège. En vérité cet homme a été sérieusement battu, et son frère a emporté l'argent que la Cour lui avait alloué ! Oh ! *bunnia*, on parlera de ceci durant des années à votre détriment ! Les chacals se sont disputés, et de plus les livres sont brûlés. Ô vous, débiteurs de Durga Dass... et je sais que vous êtes nombreux... les livres sont brûlés !

Alors tout Issar Jang se répéta la nouvelle que les livres étaient brûlés... *ahi ! ahi !* ai-je donc pu, dans ma folie, laisser échapper cela de mes lèvres... et on riait par toute la ville. On me prodiguait les injures des pandjabis, qui sont des injures atroces et fort cuisantes ; et je reçus aussi des coups de bâton et de la bouse de vache jusqu'au moment où je tombai et demandai grâce.

Ram Narain, l'écrivain public, ordonna aux gens de cesser, de crainte que cela ne se sût à Montgomery, et que les policemen ne vinssent faire une enquête. Sans ménager les gros mots il dit :

— J'aurai quand même pitié de vous, Durga Dass, bien que vous ayez été sans pitié lors de vos démêlés avec le fils de ma sœur dans l'affaire de la vache grise. Quelqu'un a-t-il un poney dont il ne fasse plus de cas, afin que cet individu puisse s'échapper ? Si le propriétaire apprend que l'un des deux est dans la ville (et Dieu sait s'il a fait battre l'un ou les deux, mais cet homme-ci a certainement été battu), il va se commettre un crime, et alors les policiers viendront faire des recherches dans la maison de chacun et mangeront du matin au soir la marchandise du marchand de bonbons.

Kirpa Ram, le *Jat*, dit :

— J'ai un poney très malade. Mais en le battant bien, il arrivera peut-être à marcher deux milles. S'il crève, les marchands de peaux auront son cadavre.

Alors Chumbo, le marchand de peaux, dit :

— Je te paierai trois annas pour le cadavre, et je marcherai à côté de cet homme jusqu'à ce que le poney crève. S'il dépasse deux milles, je ne te paierai que deux annas.

Kirpa Ram dit :

— Convenu.

On amena le poney, et je demandai la permission de tirer un peu d'eau du puits, parce que j'étais desséché par la peur.

Alors Ram Narain dit :

— Voici quatre annas. Dieu vous a mis bien bas, Durga Dass, et, encore que l'affaire de la vache grise du fils de ma sœur reste entre nous comme une plaie béante, je ne voudrais pas vous renvoyer sans rien. Le chemin est long jusque dans votre pays. Allez, et s'il en a été décrété ainsi, vivez ; mais, surtout, n'emportez pas la bride du poney, car elle est à moi.

Et je sortis d'Isser Jang parmi les rires des *Jats* à longues jambes, et le marchand de peaux marchait à mon côté, attendant que le poney tombât mort. Il creva au bout d'un mille, et comme le propriétaire m'inspirait beaucoup de crainte, je courus jusqu'à n'en pouvoir plus, et arrivai en cet endroit.

Mais je jure par la Vache, je jure par toutes les choses sur quoi jurent Hindous et Musulmans, et même les sahibs, je jure que c'est moi, et non mon frère, qui fus battu par le propriétaire. Mais le procès est clos, et closes les portes du tribunal, et Dieu sait où est parti le *baba-sahib* Empêcheur... dont la lèvre imberbe est encore humide du lait de sa mère. *Ahi ! ahi !* Je n'ai pas de témoins, et les cicatrices guériront, et je suis un pauvre homme. Mais, sur l'âme de mon père, sur le serment d'un Mahajun de Pali, c'est moi et non mon frère qui fus battu par le propriétaire.

Que puis-je faire ? La justice des Anglais est pareille à une grande rivière. Quand elle s'est avancée, elle ne peut plus reculer. Néanmoins, voulez-vous, sahib, prendre une plume, et écrire clairement ce que j'ai dit, afin que le sahib commissaire se rende compte, et réprimande le sahib Empêcheur qui ressemble à un poulain mal léché par sa mère, tant il est jeune. C'est moi, et non mon frère, qui fus battu, et il est parti vers l'ouest... je ne sais où.

Mais, surtout, écrivez... afin que les sahibs puissent le lire, et que son malheur soit complet... écrivez que Ram Dass, mon frère, fils de Purun Dass, Mahajun de Pali, est un porc et un voleur de nuit, un preneur de vie, un mangeur de chair, une engeance de chacal, sans noblesse, ni foi, ni propreté, ni honneur !

-
1. ↑ Changeur, prêteur sur gages.
 2. ↑ Très petite pièce de monnaie, le quart d'un anna.
 3. ↑ Unité de compte valant 100 000 roupies.
 4. ↑ Vieux. S'emploie souvent Comme terme de familiarité affectueuse.
 5. ↑ *Jat*, nom d'une tribu.
 6. ↑ *Caurie*, espèce de coquillage servant de monnaie, d'une valeur encore inférieure à celle du *pice*.

AU VINGT-DEUX

Étroit comme le giron de la femme, profond comme l'abîme, et sombre comme le cœur de l'homme.

Dicton des mineurs de Sonthal.

— Un tisserand était parti pour moissonner, mais il s'est arrêté à débrouiller les tiges de maïs. Ha ! ha ! ha ! que c'est donc bête, un tisserand !

Janki Meah regarda Kundoo d'un air farouche, mais comme Janki Meah était aveugle, Kundoo ne s'en émut point. Il était venu pour discuter avec Janki Meah et, si l'occasion le permettait, pour faire la cour à la jolie jeune femme de ce vieil homme.

Voici le grief que Kundoo exposa, au nom des cinq hommes qui composaient, avec Janki Meah, l'équipe de la galerie numéro sept du Vingt-Deux. Depuis les trente années qu'il avait passées au service des charbonnages de Jimahari, à manier le pic et le coin, Janki Meah était aveugle. D'un bout à l'autre de ces trente années, chaque matin avant la descente il avait régulièrement reçu du porion sa ration d'huile de lampe — tout comme les autres mineurs pourvus d'yeux. Ce qui révoltait l'équipe de Kundoo, comme des centaines d'autres avant elle, c'était l'égoïsme de Janki Meah. Il refusait d'ajouter son huile à la provision commune de son équipe, et la gardait pour la vendre.

— Vous n'étiez pas encore au monde que je connaissais déjà ces galeries, répliquait Jenki Meah. Je n'ai pas besoin de lumière pour sortir mon charbon, et je ne suis pas disposé à vous rendre service. Cette huile est à moi, et je prétends la garder.

C'était un homme singulier sous divers rapports, ce Janki Meah, le tisserand aveugle, à cheveux blancs et à mauvais caractère, qui s'était fait ouvrier de mine. Tout le long de la semaine — à part le dimanche et le lundi, jours où il était régulièrement ivre — il travaillait dans la fosse Vingt-

Deux du charbonnage de Jimahari, aussi habilement qu'un homme pourvu de ses cinq sens. Le soir il remontait, dans la grande cage mue par la vapeur, jusqu'à la recette, où il réclamait son cheval, une rosse jaunâtre empoussiérée de charbon et presque aussi vieille que Janki Meah. Le cheval s'approchait de lui, et grim pant sur son dos, Janki Meah se faisait porter directement au lopin de terre qu'il avait reçu, comme les autres mineurs, de la Compagnie de Jimahari. Le cheval connaissait l'endroit, et lorsque, au bout de six ans, la Compagnie changea tous les lotissements pour empêcher les mineurs d'acquérir des droits de propriété, Janki Meah, les larmes aux yeux, représenta que si l'on déplaçait son fermage, il ne viendrait jamais à bout de retrouver son chemin jusqu'au nouveau.

— Mon cheval ne connaît que cet endroit-là, affirmait Janki Meah.

On lui permit donc de garder son terrain.

Fort de cette concession et de ses épargnes d'huile accumulées, Janki Meah se remaria avec une fille de la famille Jolaha, branche principale du clan Meah, et d'une beauté singulière. Janki Meah ne pouvait voir sa beauté : il la prit donc de confiance et lui interdit de descendre au fond de la mine. Il n'avait pas travaillé trente ans dans le noir sans apprendre que le fond n'est pas la place d'une jolie fille. Il la chargea de bijoux — pas en cuivre ni en étain, mais en véritable argent — et pour le remercier elle se mit à flirter impudemment avec Kundoo de l'équipe de la galerie numéro sept. Kundoo était en réalité le chef d'équipe, mais Janki Meah exigeait que tout le travail fût inscrit sous son nom à lui, et il choisissait les hommes avec lesquels il travaillait. La coutume — plus forte même que la Compagnie de Jimahari — voulait que Janki, doyen d'âge, possédât ces prérogatives, et aussi qu'il travaillât nonobstant sa cécité. Dans les mines de l'Inde, où l'on taille dans la veine avec le pic et où on déblaie le charbon depuis le plancher jusqu'au toit, il ne pouvait lui arriver grand mal. Chez nous, où l'on attaque le charbon de bas en haut et où on l'abat du toit en redoutables avalanches, il n'aurait jamais eu l'autorisation de mettre le pied au fond. Il n'était guère populaire à cause de ses épargnes d'huile ; mais toutes les équipes avouaient que Janki connaissait tous les *khads*, ou travaux, qui avaient été foncés ou exploités depuis le jour lointain où la Compagnie de Jimahari entama ses opérations sur les champs de Tarachunda.

La jolie petite Unda ne savait qu'une chose : son vieux mari était un imbécile qu'on pouvait manœuvrer. Elle s'intéressait aux charbonnages uniquement en tant qu'ils engloutissaient Kundoo cinq jours sur sept, et le couvraient de poussière de charbon. Kundoo était grand travailleur, et s'enivrait le moins possible, car, lorsqu'il aurait économisé quarante roupies, Unda projetait de rafler tout ce qu'elle pourrait dans la demeure de Janki et de s'enfuir avec Kundoo vers un pays où il n'y a pas de mines et où chacun possède trois gros buffles et une vache laitière. Tandis que ce plan mûrissait, Kundoo ne manquait pas une occasion de s'en prendre à Janki et de lui reprocher ses économies d'huile. Assise dans un coin, Unda l'approuvait par des signes de tête. Le soir où Kundoo lui avait rappelé ce fâcheux dicton au sujet des tisserands, Janki se fâcha.

— Écoute, espèce de salaud, fit-il, aveugle je suis, et vieux, mais tu n'étais pas encore au monde que je grisonnais déjà parmi le charbon. Même au temps où le *khad* Vingt-Deux n'était pas encore foncé, et où il n'y avait pas deux mille hommes ici, j'étais réputé pour mon entière connaissance des fosses. Quel est le *khad* que je ne connais pas, depuis le fond du puits jusqu'au bout de la dernière voie ? Est-ce le *khad* Baramba, le plus vieux, ou bien le Vingt-Deux où la galerie de Tibu va rejoindre le numéro cinq ?

— Écoutez-moi ce qu'il raconte, ce vieil imbécile, fit Kundoo, en adressant un signe de tête à Unda. Aucune galerie du Vingt-Deux n'entamera dans le Cinq avant la fin des pluies. Nous avons devant nous un mois de charbon vif. Le *babudji*^[1] l'a dit.

— *Babudji* ! cochondji ! animaldji ! Qu'est-ce qu'ils y connaissent, ces gros fainéants de Calcutta ! Il dessine et dessine sans cesse, et il en raconte et il en raconte ; et avec ça ses plans sont tous faux. Moi, Janki, je sais que c'est comme ça. Quand un homme est resté enfermé dans l'obscurité pendant trente ans, Dieu lui accorde le savoir. L'ancienne galerie creusée par l'équipe de Tibu n'est pas à un mètre du numéro cinq.

— Nul doute que Dieu accorde le savoir aux aveugles, dit Kundoo en adressant un clin d'œil à Unda. Tu as raison, soit. Moi, pour ma part, je ne sais pas où se trouve la galerie de l'équipe de Tibu, mais je ne suis toujours pas un singe flétri qui a besoin d'huile pour se graisser les articulations.

Kundoo s'élança hors de la cabane en riant, et Unda gloussa. Janki dirigea vers elle ses yeux sans regard et lança un juron.

« Je possède de la terre, songea-t-il, et j'ai vendu beaucoup d'huile de lampe, mais j'ai été stupide d'épouser cette petite. »

Une semaine plus tard les pluies se mirent à tomber avec violence, et aux recettes des puits les équipes barbotèrent dans la boue de charbon. Alors on apprêta les grandes pompes d'épuisement, et le directeur du charbonnage, pataugeant dans l'eau, s'en alla voir la rivière Tarachunda qui grossissait entre ses berges détremées.

— Dieu veuille que cette brute de torrent ne nous fasse pas des siennes, prononça pieusement le directeur.

Et il s'en alla tenir conseil avec son ingénieur au sujet des pompes.

Mais comme juste la Tarachunda fit des siennes. Après une chute de pluie de huit centimètres en une heure, elle se vit contrainte d'agir. Elle dépassa la berge et rejoignit les eaux diluviales resserrées entre deux petites hauteurs à l'endroit même où passait le talus de la ligne principale du charbonnage. Quand une bonne partie d'une rivière gonflée par les pluies et quelques hectares d'eaux diluviales cherchent issue à la fois par un déversoir de trois mètres, ledit déversoir a beau cracher de son mieux, *toute* l'eau ne peut pas s'évacuer par là. D'émotion, le directeur dansait sur une jambe, et il usait d'un langage malséant.

Il avait raison de jurer, car il savait qu'une épaisseur d'un centimètre d'eau exerce sur terre une pression de cent tonnes par hectare ; et il y avait là, derrière le talus du chemin de fer, près d'un mètre cinquante d'eau accumulée par-dessus les galeries les moins profondes du Vingt-Deux. Or, vous saurez que, dans une mine de charbon, le charbon le plus proche de la surface s'exploite à partir du puits central. C'est-à-dire que les mineurs extraient la houille, selon le cas, jusqu'à environ trois, six ou neuf mètres de la surface, et, une fois tout exploité, ne laissent qu'une pellicule de terre soutenue par quelques piliers de charbon. Dans une mine profonde, où l'on sait avoir à sa disposition une masse illimitée de matière, les hommes préfèrent sortir toute leur houille par un seul puits, plutôt que de forer une multitude de petits trous pour débiter le charbon de surface, relativement peu important.

Et le directeur contemplait la crue.

Le déversoir crachait un jet de trois mètres, mais l'eau montait toujours. Ordre fut donné de faire sortir les hommes du Vingt-Deux. Les cages montaient et remontaient sans cesse bourrées de ceux qui se trouvaient les plus proches de « l'œil de la fosse », comme s'appelle l'endroit d'où l'on peut voir le jour, au fond du puits principal. Au loin, tout au loin des longues galeries noires, les lampes à feu libre clignotaient et dansaient comme des lucioles, et hommes et femmes attendaient leur tour de prendre place dans les cages qui descendaient en tonnerre, ferraillantes et trépidantes, pour remonter aussitôt. Mais les chantiers de la périphérie étaient fort éloignés, et les chefs d'équipe et l'ingénieur avaient beau hurler, jurer, piétiner et se démener, l'ordre mit du temps pour y arriver.

Le directeur surveillait d'un œil le vaste lac limoneux de derrière le talus, et demandait à Dieu que le déversoir cédât et livrât passage à l'eau assez vite. De l'autre œil il suivait la remontée des cages et voyait le porion faire l'appel des équipes. De tout son cœur et de toute son âme il invectivait contre le machineur qui manœuvrait la bobine de fer où s'enroulait le câble métallique auquel étaient suspendues les cages.

Au bout de quelque temps un remous se creusa dans l'eau derrière le talus, un tourbillon aspiratoire, tout jaune et écumeux. L'eau avait crevé la pellicule de terre et se déversait dans les anciens travaux de surface du Vingt-Deux.

Tout là-bas dans les profondeurs, l'eau noire fit irruption et surprit la dernière équipe de mineurs attendant la cage : quand ils s'y furent précipités, le tourbillon leur venait presque à la taille. La cage atteignit la recette et le directeur fit l'appel général.

Toutes les équipes étaient sauvées, à l'exception des équipes Janki, Mogul et Rahim, au total dix-huit hommes, avec peut-être dix herscheuses... les femmes qui chargent le charbon dans les petites berlines de fer courant sur les rails des voies principales. Ces équipes-là étaient dans les chantiers périphériques, à une distance d'un kilomètre, sur l'extrême limite de la fosse. Une fois de plus, la cage redescendit, mais elle ne renfermait que deux Anglais, et elle plongea dans un fleuve tourbillonnant et furieux, qui déjà atteignait presque le toit de quelques-unes des galeries secondaires les

plus basses. Emporté par le torrent, l'un des étais qui avaient servi à boiser les anciennes exploitations passa comme une flèche, effleurant la cage.

— Si nous ne voulons pas nous faire défoncer les côtes, nous n'avons plus qu'à filer, prononça le directeur. Nous ne pouvons même pas sauver les bois de la Compagnie.

La cage s'arracha de l'eau dans un rejaillissement, et quelques minutes plus tard on déclarait officiellement qu'il y avait au moins trois mètres d'eau dans l'œil du puits. Or, trois mètres d'eau là, cela signifiait que tous les autres points de la mine étaient noyés, à l'exception des galeries se trouvant à plus de trois mètres au-dessus du niveau inférieur du puits. Les chantiers du fond étaient donc remplis, de même que les galeries principales, mais dans les chantiers supérieurs où l'on accédait des grandes voies par des plans inclinés, il devait rester une certaine quantité d'air emprisonné, pour ainsi dire, par l'eau, et comprimé par elle. Les petits élèves de première-sciences savent comment l'eau se comporte quand on la verse dans un tube en U. L'inondation du Vingt-Deux en était un exemple, sur une grande échelle.

.

— Par le Bois-Sacré, qu'est-ce qui est arrivé à l'air ?

Ainsi parlait dans la galerie numéro neuf un équipier sonthal de l'équipe Mogul, occupé à pousser une voie de deux mètres dans la veine de charbon.

Et alors, s'élançant tumultueusement des autres galeries, l'équipe Janki et l'équipe Rahim débouchèrent pêle-mêle avec leurs herscheuses. Elles criaient :

— L'eau a envahi la mine, et il n'y a plus moyen de sortir.

— Je suis descendu sur la pente de ma galerie, dit Janki, et j'ai touché l'eau.

— Il n'y a jamais eu d'eau dans la mine de notre temps ! s'exclamèrent les femmes. Pourquoi ne peut-on plus sortir ?

— Taisez-vous ! fit Janki. Autrefois, quand mon père était ici, l'eau est montés jusqu'à la taille Dix... ou plutôt Onze, et il y a eu beaucoup de dégâts. Allons-nous-en quelque part où l'air est meilleur.

Les trois équipes et les herscheuses quittèrent la galerie numéro neuf et s'en allèrent plus loin dans le numéro seize. À un détour de la voie, l'eau apparut, d'un noir d'encre et clapotant sur le charbon. Elle avait atteint le toit d'une galerie bien connue d'eux... celle où ils avaient l'habitude d'aller fumer leurs *houkas*^[2] et de se donner leurs rendez-vous amoureux. À cette vue, ils invoquèrent à grands cris leurs dieux, et les Meahs, qui sont des mahométans plus que bâtards, s'efforcèrent de se rappeler le nom du Prophète. Ils arrivèrent à une grande excavation cubique d'où l'on avait extrait presque tout le charbon. C'était la fin des chantiers périphériques, et celle de la mine.

Très loin dans la galerie une petite pompe mécanique, qui servait à assécher une taille profonde et qu'alimentait la vapeur d'en haut, fonctionnait avec zèle. On l'entendit s'arrêter.

— Ils ont coupé la vapeur, dit Kundoo plein d'espoir. Ils ont donné l'ordre d'employer toute la vapeur pour les pompes de la recette. On va épuiser l'eau.

— Si l'eau a atteint la galerie où l'on fume, dit Janki, toutes les pompes de la Compagnie n'y pourront rien avant trois jours.

— On étouffe, geignit Jasoda, une herscheuse meah. Il y a très mauvais air ici à cause des lampes.

— Éteignez-les, dit Janki. Quel besoin avez-vous de lampes ?

On éteignit donc les lampes, et tout le monde s'assit en silence dans les ténèbres absolues. Quelqu'un se leva sans bruit et se mit à marcher sur les charbons. C'était Janki, et il tâtait les parois de ses mains. « Où est la corniche ? » se demandait-il à mi-voix.

— Assis ! assis ! fit Kundoo. S'il faut mourir, nous mourrons. L'air est très mauvais.

Mais Janki allait toujours, trébuchant et tapant de son pic contre les parois. Les femmes se mirent debout.

— Restez tous où vous êtes, ordonna Janki. Vous n'y voyez pas sans lumière, mais moi... moi, j'y vois toujours.

Il fit halte, et s'écria :

— Hé ! vous qui êtes dans la mine depuis plus de dix ans, quel est le nom de ce creux ? Je suis vieux et je l'ai oublié.

— La salle de Bullia, répondit le Sonthal qui s'était plaint de la mauvaise qualité de l'air.

— Répète, fit Janki.

— La salle de Bullia.

— Alors j'ai trouvé, reprit Janki. Le nom seul m'échappait. C'est ici qu'aboutit la galerie de l'équipe de Tibu.

— Mensonge ! dit Kundoo. Il n'y a pas eu de taille par ici depuis mon époque.

— Elle avait trois pas en largeur, la corniche, marmotta Janki sans l'écouter. Allons... Oh ! mes pauvres os !... Je l'ai trouvée ! C'est par ici, au bout de cette corniche. Venez tous, à la file, en vous guidant sur ma voix, et je vous compterai.

On se précipita dans le noir, et Janki se sentit heurter aux genoux par la figure du Sonthal qui le premier escaladait la corniche.

— Qui es-tu ? demanda Janki.

— Moi, Sunua Manji.

— Assieds-toi, répliqua Janki. Le suivant ?

Un par un, femmes et hommes grimpèrent sur la corniche qui longeait un côté de la salle de Bullia. Mahométan dégénéré, Musahr mangeur de porc, et farouche Sonthal, Janki les parcourut tous de sa main.

— À présent suivez-moi, reprit-il, en vous tenant à ma jambe, et les femmes en se tenant aux habits des hommes.

Il ne demanda même pas aux hommes s'ils avaient gardé leurs pics avec eux. Un mineur, pas plus un noir qu'un blanc, n'abandonne jamais son pic. Un par un, et Janki en tête, ils s'enfoncèrent dans l'ancienne galerie, une voie de deux mètres, qui mesurait à peine un mètre vingt du seuil au toit.

— L'air est meilleur ici, dit Jasoda.

On pouvait entendre son cœur battre à grands coups irréguliers.

— Doucement, doucement, dit Janki. Je suis vieux, et j'oublie beaucoup de choses. C'est bien ici la galerie de Tibu, mais où sont les quatre briques

qui leur servaient à déposer le feu de leurs *houkas* pour ne pas le laisser voir aux sahibs ? Doucement, doucement, hé, ceux de derrière.

On entendit ses doigts déranger le menu charbon sur le sol de la galerie, et puis un bruit sourd.

— Voici une brique crue, et en voici une autre, et encore une autre. Kundoo est jeune : qu'il s'avance. Pose un genou sur cette brique et frappe ici, Kundoo. Quand ceux de l'équipe de Tibu étaient en train de dîner le dernier jour avant la fin du bon charbon, ils ont entendu les hommes du Cinq de l'autre côté, et ceux du Cinq ont exploité leur taille encore deux semaines après... ou peut-être une seulement. Frappe là, Kundoo, mais fais-moi d'abord, place, que je me recule.

Sans conviction, Kundoo abattit son pic, mais à peine eut-il entendu le mol écrasement du charbon, qu'il s'anima. Il luttait à présent pour sa vie et pour Unda... la jolie petite Unda qui avait des bagues à tous ses orteils... pour Unda et les quarante roupies. Les femmes entonnèrent le chant du Pic, la terrible mélodie grave et balancée, avec le chœur en faux-bourdon qui imite le glissement de la houille détachée. À chaque mesure, Kundoo tapait dans la ténèbre opaque. Quand il n'en put plus, Sunua Manji prit à son tour le pic, et tapa pour sa vie, pour sa femme, pour son village au delà des montagnes bleues sur la rivière Tarachunda. Durant une heure les hommes travaillèrent, et puis les femmes déblayèrent le charbon.

— C'est plus profond que je ne croyais, dit Janki. L'air est très mauvais ; mais tape, Kundoo, tape fort.

Et tandis que le Sonthal se retirait à quatre pattes, Kundoo leva le pic pour la cinquième fois. Le chant avait à peine recommencé qu'il fut interrompu par un hurlement de Kundoo qui se répercuta dans la galerie :

— *Par hua ! par hua !* Nous avons traversé ! nous avons traversé !

L'air emprisonné dans la mine jaillit par l'ouverture, et à l'autre bout de la galerie les femmes entendirent l'eau se ruer entre les piliers de la salle de Bullia et déferler contre la corniche. Ayant obéi à la loi qui la régissait, elle n'alla pas plus loin. Les femmes piaillèrent et se poussèrent en avant :

— L'eau monte... nous allons périr ! Avançons !

Kundoo s'introduisit par la brèche en rampant, et le simple fait qu'il se heurta le crâne contre un madrier lui apprit qu'il se trouvait dans une galerie boisée.

— Est-ce que je connais les fosses, oui ou non ? ricana Janki. C'est ici le numéro cinq ! Sortez doucement, vous autres, en me donnant vos noms. Hé, Rahim, compte ton équipe ! À présent avançons, comme tantôt, chacun tenant celui qui le précède.

Ils se disposèrent à la file dans les ténèbres et Janki les mena, car, dans une mine inconnue, un mineur est à peine moins susceptible de s'égarer qu'un simple mortel qui descend pour la première fois. À la fin ils aperçurent une lumière, et les équipes Janki, Mogul et Rahim, du Vingt-Deux, arrivèrent en titubant au fond du Cinq, éblouies par la clarté du foyer d'aération.

Suivi de ses compagnons, Janki ouvrait la marche à tâtons :

— L'eau a envahi le Vingt-Deux. Dieu sait où sont les autres. J'ai ramené ces gens de la galerie de Tibu dans notre fosse, en faisant la jonction à travers le côté nord de la galerie. Menez-nous à la cage, conclut Janki Meah.

.

À la recette du Vingt-Deux un millier de gens vociféraient, pleuraient, s'interpellaient. Cent hommes, mille hommes, disait-on, avaient été noyés dans la fosse. Tous voulaient s'en retourner chez eux demain. Les femmes réclamaient leurs hommes. Penchée sur l'orifice du puits que l'on avait débarrassé des cages, la petite Unda, ses vêtements trempés de pluie, appelait à grands cris son Kundoo. La seule réponse qui lui parvint fut la rumeur de l'inondation dans l'œil du puits, à quatre-vingt-dix mètres plus bas.

— Surveillez cette femme ! lança le directeur. D'ici une minute elle va se jeter dans la fosse.

Mais il s'inquiétait inutilement. Unda avait peur de la mort. Elle voulait son Kundoo. L'ingénieur considérait l'inondation et cherchait à voir jusqu'où il pourrait s'avancer dedans. L'eau s'apaisait et le tourbillon mollissait. La mine était pleine, et à la recette les gens hurlaient.

— Ma parole, nous aurons de la chance s'il nous reste cinq cents ouvriers ici demain ! prononça le directeur. Il y a peut-être encore moyen d'établir une digue provisoire en travers de cette eau. Jetez-y n'importe quoi, des bidons et des chars à buffles si vous n'avez pas assez de briques. C'est le moment de les faire travailler, ces tas de fainéants. Hohé ! les chefs d'équipe, faites-les travailler.

Peu à peu la foule se scinda en détachements qui s'avancèrent vers l'eau sous la promesse d'heures supplémentaires, et la construction de la digue commença. Lorsqu'elle fut bien en train, le directeur jugea l'heure venue de recourir aux pompes. L'eau ne pénétrait plus dans la mine. Le grand balancier de pompe, rouge et bardé de fer, s'éleva et s'abassa, les pompes ronflèrent, ruisselèrent et grincèrent, et la première eau se déversa du conduit.

— Elle fonctionnera toute la nuit, fit le directeur avec découragement, mais il n'y a plus d'espoir pour les pauvres types d'en bas. Fais attention, Gur Sahai, si tu es fier de tes machines, tu vas me montrer à présent ce dont elles sont capables.

Gur Sahai, la main droite sur le régulateur et une burette à huile dans la gauche, acquiesça d'une grimace. Il n'en pouvait faire plus qu'il ne faisait, mais il pouvait maintenir cet effort jusqu'au matin. Est-ce que les pompes de la Compagnie allaient se laisser battre par les lubies de cette fâcheuse rivière de Tarachunda ? Jamais ! jamais ! Et les pompes haletantes sanglotaient : « Jamais ! jamais ! » Le directeur s'assit à l'abri sous le hangar de la recette, essayant de se sécher au foyer du générateur de pompe, mais dans l'ombre lugubre il vit les hommes rassemblés sur la digue se disperser et s'enfuir. Il soupira :

— C'est la fin. Il va nous falloir six semaines pour leur persuader que nous n'avons pas fait exprès de noyer leurs camarades. Ah ! où est l'honnête et raisonnable ouvrier anglais !

Mais cette fuite n'avait rien de panique. Des hommes étaient accourus du Cinq apportant de stupéfiantes nouvelles, et les contremaîtres n'avaient pu retenir leurs équipes. Bientôt, entourées d'une foule vociférante, les équipes Rahim, Mogul et Janki, avec dix herscheuses, arrivaient se montrer, et la

jolie petite Unda s'encourait à la cabane de Janki pour lui apprêter son repas du soir.

— À moi seul j'ai trouvé le chemin, expliquait Janki Meah, et maintenant la Compagnie va-t-elle me donner une pension ?

Les naïfs mineurs l'entourèrent, et sautant de joie retournèrent à la digue, fortifiés dans leur ancienne croyance que, quoi qu'il advînt, si grand était le pouvoir de la Compagnie dont ils mangeaient le sel, qu'aucun d'eux ne pouvait périr. Mais Gur Sahai se bornait à montrer ses dents blanches, et sans lâcher le régulateur, il faisait donner aux pompes leur maximum.

.

— Dites donc, demanda l'ingénieur au directeur, une semaine plus tard, vous rappelez-vous *Germinal* ?

— Oui. C'est bizarre, j'y ai pensé dans la cage quand ce bois nous a frôlés. Pourquoi ?

— C'est que cette histoire, on dirait *Germinal* à l'envers. Janki est resté dans ma véranda toute la matinée à me raconter que Kundoo avait filé avec sa femme... Unda ou Anda, je crois qu'elle s'appelait.

— Allons donc ! Et c'est pour ces animaux-là que vous avez risqué votre vie en voulant les sortir du Vingt-Deux !

— Pas du tout : c'est aux bois de la Compagnie que je songeais, et non à ses hommes.

— Vous avez beau jeu à dire ça maintenant, mais je ne vous crois pas, vieux camarade.

1. ↑ *Babu*, Hindou ayant reçu l'éducation européenne.

2. ↑ Pipe à eau.

EN TEMPS D'INONDATION

La Tweed dit à la Till :
« Pourquoi coulez-vous si tranquille ? »
La Till répondit à la Tweed :
« Vous avez beau couler avec vitesse,
Et moi lentement,
Malgré cela, tandis que vous noyez un homme,
J'en noie deux. »

Il n'y a pas moyen de passer la rivière cette nuit, sahib. On dit qu'un chariot à buffles a déjà été emporté, et l'*ekka*^[1] qui a traversé une demi-heure avant votre venue n'a pas encore atteint l'autre rive. Est-ce que le sahib est pressé ? Pour lui montrer, je vais faire entrer dans l'eau l'éléphant du gué. Ohé, *mahout*^[2] là-bas dans le hangar ! amène dehors Ram Pershad, et s'il affronte le courant, ça va. Un éléphant ne trompe jamais, sahib, et Ram Pershad est séparé de son amie Kala Nag. Lui aussi désire passer sur l'autre rive. À la bonne heure ! À la bonne heure, mon roi ! Traverse jusqu'au milieu, *mahoudji*, et vois ce que dit la rivière. À la bonne heure, Ram Pershad ! Perle des éléphants, va dans la rivière ! Tape-lui sur la tête, imbécile ! Crois-tu que l'aiguillon soit fait uniquement pour te gratter le dos avec, gros bâtard ? Frappe ! frappe ! Que sont les rocs comparés à toi, Ram Pershad, mon Rustum, ma montagne de force ? Entre dans l'eau ! vas-y !

Non, sahib ! C'est inutile. Vous n'avez qu'à l'entendre barrir. Il annonce à Kala Nag qu'il ne peut pas traverser. Voyez ! il a fait demi-tour et il secoue la tête. Il n'est pas bête. Il sait ce que la Bahrwi veut dire quand elle est en colère. Aha ! Certes tu n'es pas bête, mon enfant ! Salaam, Ram Pershad, *bahadur*^[3] ! Mène-le sous les arbres, *mahout*, et veille à ce qu'il ait sa dose. À la bonne heure, toi le plus grand de tous les porte-défenses. Salaam au *Sirkar* et va te coucher.

Ce qu'il y a à faire ? Le sahib doit attendre que la rivière baisse. Elle décroîtra demain matin, s'il plaît à Dieu, ou après-demain au plus tard !

Mais pourquoi le sahib se met-il ainsi en colère ? Je suis son serviteur. Devant Dieu, ce n'est pas moi qui ai créé ce fleuve ! Qu'y puis-je ? Ma cabane avec tout ce qu'elle renferme est au service du sahib, et il commence à pleuvoir. Venez, monseigneur. Comment voulez-vous que la rivière baisse parce que vous lui lancez des injures ? Dans l'ancien temps les Anglais n'étaient pas ainsi. Le char-à-feu les a rendus mous. Dans l'ancien temps, lorsqu'ils roulaient de jour ou de nuit derrière des chevaux, ils ne disaient rien si une rivière leur barrait le chemin, ou si une voiture s'enlisait dans la boue. C'était la volonté de Dieu... et non pas comme avec ce char-à-feu qui va et va et va, et qui irait toujours même si tous les diables de la terre se pendaient à sa queue. Le char-à-feu a gâté les Anglais. Après tout, qu'est-ce qu'un jour de perdu, ou, pendant qu'on y est, qu'est-ce que deux jours ? Est-ce que le sahib se rend à ses propres noces, qu'il est dans cette folle hâte ? Ha ! ha ! ha ! je suis un vieillard et je vois peu de sahibs. Pardonnez-moi si j'ai oublié le respect qui leur est dû. Le sahib n'est pas fâché ?

À ses propres noces ! Ho ! ho ! ho ! L'esprit d'un vieillard est comme l'arbre *numah*. Il porte à la fois fruit, bourgeon et fleur, avec les feuilles mortes de toutes les années précédentes. Le vieux et le neuf et ce qui est sorti de la mémoire, tous les trois sont là ! Asseyez-vous sur le lit, sahib, et buvez du lait. Ou bien... en vérité le sahib daignerait-il goûter de mon tabac ? il est bon. C'est du tabac de Nuklao. Mon fils, qui est en service là-bas, me l'a envoyé. Fumez donc, sahib, si vous savez vous servir du tube^[4]. Le sahib le tient comme un vrai musulman. Ouais ! ouais ! Où a-t-il appris cela ? Ses propres noces ! Ho ! ho ! ho ! le sahib dit qu'il n'est pas du tout question de noces dans l'affaire. Mais quelle apparence que le sahib me dise la vérité, à moi qui ne suis qu'un noir ? Rien d'étonnant, donc, s'il est pressé. Depuis trente ans que je bats le gong à ce gué, je n'ai jamais vu un sahib aussi pressé. Trente ans, sahib ! C'est beaucoup de temps. Il y a trente ans, ce gué était sur la piste des *bunjaras*^[5], et j'ai vu des deux mille buffles de charge traverser en une nuit. À présent le rail est venu, et le char-à-feu fait brou-brou-brou, et cent *lakhs* de marchandises filent par-dessus ce grand pont-là. C'est très admirable ; mais le gué est abandonné maintenant qu'il n'y a plus de *bunjaras* pour camper sous les arbres.

Non, ne vous dérangez pas pour aller dehors regarder le ciel. Il pleuvra jusqu'à l'aube. Écoutez ! les blocs de rochers grondent cette nuit dans le lit de la rivière. Écoutez-les ! Ils vous broieraient les os, sahib, si vous tentiez de traverser. Voyez, je vais fermer la porte et la pluie n'entrera plus. Ouais ! aïe ! beuh ! Trente ans sur les rives du gué. Je suis un vieillard et... où est l'huile pour regarnir la lampe ?

.

Pardonnez-moi, mais, à cause de mon âge, j'ai le sommeil aussi léger qu'un chien ; et vous êtes allé à la porte. Regardez donc, sahib. Regardez et écoutez. D'une rive à l'autre, c'est un bon demi-*kos*^[6] que le fleuve mesure à présent — vous pouvez le voir à la lueur des étoiles — et il y a dix pieds d'eau dedans. Il ne se rapetissera pas pour vos regards de colère, et vos injures ne le calmeront pas. Laquelle est la plus forte, sahib : votre voix ou celle de la rivière ? Interpellez-la... qui sait ! elle en aura peut-être honte. Recouchez-vous et dormez encore, sahib. Je connais la fureur de la Bahrwi quand il est tombé de la pluie dans le bas des montagnes. J'ai nagé dans la crue, jadis, par une nuit dix fois pire que celle-ci, et par la protection de Dieu je fus délivré de la mort après avoir touché à ses portes mêmes.

Vous conterai-je l'histoire ? Une fort bonne histoire. Je vais remplir la pipe à nouveau.

C'était il y a trente ans, alors que j'étais jeune et que je venais d'arriver au gué depuis peu. J'étais robuste alors, et les *bunjaras* n'avaient pas de doute quand je leur disais : « Le gué est franc. » J'ai trimé toute une nuit plongé dans le courant jusqu'aux omoplastes parmi un cent de buffles affolés de peur, et les ai amenés de l'autre côté sans perte même d'un sabot. Quand tout fut fini j'allai chercher les hommes tremblants, et ils me donnèrent pour ma récompense la fleur de leur troupeau : le buffle porte-cloche. Jugez en quelle haute estime on me tenait ! Mais aujourd'hui, quand la pluie tombe et que la rivière monte, je me blottis dans ma cabane et je geins comme un chien. Ma force m'a abandonné. Je suis un vieillard et le char-à-feu a fait désertier le gué. On avait coutume de m'appeler le Fort de la Bahrwi.

Voyez ma figure, sahib... c'est une figure de singe. Et mon bras... c'est un bras de vieille femme. Et pourtant je vous jure, sahib, qu'une femme a

chéri cette figure et a reposé dans le creux de ce bras. Il y a vingt ans de cela, sahib. Croyez-moi, ce fut la vérité... il y a vingt ans.

Venez à la porte et regardez sur l'autre rive. Apercevez-vous un petit feu là-bas très loin en aval ? C'est la lampe du sanctuaire dans le temple d'Hanuman du village de Pateera. Au nord, sous cette grosse étoile, se trouve le village même, mais il nous est caché par un coude de la rivière. Est-ce loin de nager jusque-là, sahib ? Enlèveriez-vous vos habits pour tenter l'aventure ? Non. Eh bien ! moi, j'ai nagé jusqu'à Pateera... non pas une, mais beaucoup de fois ; et il y a aussi des *muggers*^[7] dans la rivière.

L'amour ne connaît pas de caste : sinon pourquoi moi, un musulman fils de musulman, serais-je allé prendre une femme hindoue — une veuve d'Hindou — la sœur du chef de Pateera ? Mais il en fut ainsi. Lorsque ceux de la maison du chef s'en allèrent en pèlerinage à Muttra alors qu'Elle était tout nouvellement mariée. Il y avait des bandages d'argent aux roues de son chariot à buffles, et des rideaux de soie la cachaient. Sahib, je ne m'empressai guère de les faire passer, car la brise écarta les rideaux et je La vis, Elle. Quand ils revinrent du pèlerinage le gamin qui lui servait de mari était mort, et je La revis dans le chariot à buffles. Par Dieu, que ces Hindous sont bêtes ! Qu'est-ce que cela me faisait, qu'elle fût Hindoue ou Jaïn... égoutière, lépreuse, ou bien portante ? Je l'aurais épousée et lui aurais bâti une demeure auprès du gué. Ah ! la septième des Neuf Interdictions dit qu'un homme ne peut épouser une idolâtre ? En vérité ? Les Shiahhs comme les Sunnis^[8] disent qu'un musulman ne peut épouser une idolâtre ? Le sahib est donc un prêtre, pour en savoir tant ? Moi je lui dirai une chose qu'il ne sait pas. En amour, il n'y a ni Shiah ni Sunni, ni défendue ni idolâtre ; et les Neuf Interdictions ne sont rien que neuf petits fagots que dévore entièrement la flamme de l'amour. En vérité je l'aurais bien prise ; mais que pouvais-je faire ? Le chef aurait envoyé ses hommes avec des massues pour me casser la tête. Cinq hommes quelconques ne me font... ne me faisaient pas peur ; mais qui peut résister à la moitié d'un village ?

C'était donc ma coutume, ces choses ayant été arrangées entre nous deux, d'aller nuitamment jusqu'au village de Pateera, et là nous nous rencontrions parmi les blés, sans que personne en sût rien. Mais attention ! J'avais l'habitude de traverser ici, longeant la jungle jusqu'à la courbe de la rivière où est le pont du chemin de fer, et d'aller de là à travers le coude de terre

jusqu'à Pateera. Par les nuits obscures la lampe du sanctuaire était mon guide. Cette jungle proche de la rivière regorge de serpents — des petits *karaits* qui dorment sur le sable — et de plus, Ses frères à Elle m'auraient massacré s'ils m'eussent trouvé dans les blés. Mais personne ne savait... personne si ce n'est Elle et moi ; et le sable de rivière soulevé par le vent effaçait la trace de mes pas. Durant les mois chauds, c'était chose aisée que de faire le trajet du gué jusqu'à Pateera, et au début des pluies, quand la rivière montait lentement, c'était encore chose aisée. J'opposais la force de mon corps à la force du fleuve, et nuitamment je mangeais ici dans ma cabane et buvais là-bas à Pateera. Elle m'avait dit qu'un certain Hirnam Singh, un voleur, l'avait recherchée, et qu'il était d'un village en amont de la rivière, mais sur la même rive. Tous les Sikhs sont des chiens, et ils ont refusé dans leur folie ce précieux don de Dieu, le tabac. J'étais prêt à démolir Hirnam Singh si jamais il était venu auprès d'elle ; et cela d'autant plus qu'il lui avait juré qu'elle avait un amant, et qu'il ferait le guet pour le dénoncer au chef si elle ne consentait pas à s'enfuir avec lui, Hirnam Singh. Quels infâmes, ces Sikhs !

Quand j'eus appris cela, je nageai toujours par la suite avec un petit couteau affilé dans ma ceinture, et il n'eût pas fait bon à quelqu'un de m'arrêter. Je ne connaissais pas les traits de Hirnam Singh, mais j'aurais tué quiconque se fût interposé entre moi et Elle.

Une nuit, au début des pluies, l'idée me vint de passer à Pateera, bien que la rivière fût en colère. Or, sahib, la nature de la Bahrwi est telle. En l'espace de vingt respirations elle descend des montagnes sous la forme d'un mur de trois pieds de haut, et je l'ai vue, entre le moment d'allumer le feu et celui où le *chupatty* est cuit, devenir, de ruisseau, une sœur de la Jumna.

Quand je quittai cette rive-ci il y avait un banc de sable à un demi-mille en aval, et je fis diligence pour l'atteindre afin d'y reprendre haleine avant de continuer, car je me sentais talonné de près par la rivière. Mais que ne ferait pas un homme jeune pour l'amour de sa belle ? Les étoiles ne versaient qu'une faible clarté, et à mi-chemin du banc de sable une branche de *déodar*^[9] puant me frôla la bouche tandis que je nageais. C'était un signe de forte pluie dans le bas des montagnes, et au delà, car le *déodar* est un arbre robuste, qui ne s'arrache pas facilement des pentes. Je me hâtai,

aidé par la rivière, mais je n'avais pas encore atteint le banc, que le pouls du fleuve battit, pour ainsi dire, en moi et alentour ; le banc de sable disparut et je me vis soulevé en l'air sur la crête d'une vague qui s'étendait d'une rive à l'autre. Est-ce que le sahib s'est jamais trouvé pris dans une masse d'eau furieuse qui l'empêchait de se servir de ses membres ? Pour moi, avec ma tête au ras de l'eau, il me semblait n'y avoir plus rien que de l'eau jusqu'au bout du monde, et la rivière m'emporta parmi les bois flottants. Un homme est bien peu de chose dans le sein d'une crue. Et cette crue-là, bien que je l'ignorasse, était la Grande Crue dont on parle encore. Mon foie se fondit et je m'allongeai sur le dos telle une bûche, dans la crainte de la mort. Il y avait dans l'eau des êtres vivants, qui criaient et hurlaient d'effroi — des bêtes de la forêt et du bétail, et une fois j'entendis un homme appeler au secours. Mais la pluie survint et cingla l'eau bouillonnante, et je n'entendis plus rien que le grondement des rochers au-dessous de moi, et au-dessus le grondement de la pluie. Je fus ainsi roulé dans le courant, luttant pour le souffle de mon corps. Il est très dur de mourir quand on est jeune. Le sahib peut-il, en se tenant ici, voir le pont du chemin de fer ? Regardez, voilà les lumières du train-poste qui va à Peshawer ! Le tablier du pont est maintenant à vingt pieds au-dessus de la rivière, mais cette nuit-là l'eau grondait contre la claire-voie, et c'est contre la claire-voie que j'arrivai les pieds devant. Mais beaucoup de bois flottant s'y était accumulé ainsi que sur les piles, et je ne me fis pas grand mal. Toutefois la rivière me pressait comme un homme fort en presse un faible. Non sans peine je réussis à empoigner le treillage et à me hisser jusqu'au parapet supérieur. Sahib, l'eau bouillonnait par-dessus les rails sur un pied d'épaisseur. Jugez donc quelle sorte de crue ce devait être. Je n'entendais plus. Je ne voyais plus. Tout ce que je pus faire, ce fut de me coucher sur le parapet et de m'efforcer de reprendre haleine.

Au bout d'un moment la pluie cessa, et apparurent dans le ciel quelques étoiles lavées de frais : à leur lumière je vis que l'eau noire s'étendait à perte de vue et que son niveau avait monté sur les rails. Il y avait des bêtes mortes parmi le bois flotté sur les piles, et d'autres prises par le cou dans la claire-voie, et d'autres pas encore noyées qui s'efforçaient de prendre pied sur le treillage — des buffles et des vaches, et un cochon sauvage, et deux ou trois cerfs, et des serpents et des chacals à ne pouvoir les compter. Leurs

corps noircissaient le côté gauche du pont, mais les plus petits d'entre eux étaient poussés de force à travers la claire-voie et emportés vers l'aval.

Un peu plus tard les étoiles moururent et la pluie se remit à tomber, et la rivière monta encore davantage, et je sentis le pont qui commençait à s'étirer sous moi comme on s'étire en dormant lorsqu'on va s'éveiller. Mais, sahib, je n'avais pas peur. Je vous jure que je n'avais pas peur, et cependant je n'avais plus de force dans les membres. Je savais que je ne mourrais pas avant de l'avoir revue encore une fois, Mais j'avais très froid, et je sentais que le pont allait céder.

Il y eut un frémissement de l'eau, tel qu'il en survient avant l'arrivée d'une grande vague, et sous la ruée de celle qui survint le pont éleva son flanc, de telle sorte que la claire-voie de droite plongea dans l'eau et que celle de gauche s'éleva en l'air. Par ma barbe, sahib, je dis la vérité de Dieu ! Comme un bateau de pierres de Mirzapore donne de la bande au vent, ainsi le pont de la Bahrwi se retourna. Ainsi, et pas autrement.

Je glissai du parapet dans l'eau profonde, et derrière moi arriva la vague de la rivière en fureur. J'entendis sa voix et le déchirement de la partie médiane du pont quand il s'en alla des piles et s'enfonça, et je ne sus plus rien jusqu'au moment où je revins à la surface au milieu de la grande crue. J'allongeai le bras pour nager, et, horreur ! ma main rencontra la chevelure emmêlée d'une tête d'homme. L'homme était mort, car personne autre que moi, le Fort de la Bahrwi, n'aurait pu survivre dans ce tourbillon. Il était mort depuis deux jours pleins, car il flottait haut, en ballottant, et il me fournit un secours. Je ris donc, sachant avec certitude que je La verrais encore et qu'il ne m'arriverait pas de mal ; et j'entrelaçai mes doigts dans la chevelure de l'homme, car j'étais fort épuisé, et ensemble nous descendîmes le courant — lui mort et moi vivant. Faute de ce secours, j'aurais coulé : le froid me pénétrait dans les moelles, et ma chair détremmée se ratatinait sur mes os. Mais il n'avait pas peur, lui qui avait éprouvé la force du fleuve dans son paroxysme, et je le laissai aller où il voulait. À la fin nous fûmes pris par un courant dérivé qui portait vers la rive droite, et je m'efforçai de l'aider en jouant des pieds. Mais le mort tournoyait pesamment dans le remous, et je craignais qu'une branche ne vînt à le heurter et à le faire couler. Les cimes des tamarins m'effleurèrent les genoux, et je compris par là que nous étions arrivés dans l'inondation par-

dessus les champs, et après je me mis debout dans l'eau et trouvai le fond — le sillon d'un champ — et après, le mort s'arrêta sur un tertre, sous un figuier, et je tirai mon corps de l'eau avec joie.

Le sahib devinera-t-il où le remous de la crue m'avait amené ? Au tertre qui forme la limite orientale du village de Pateera. Pas ailleurs. Je tirai le mort jusque sur l'herbe à cause du service qu'il m'avait rendu, et aussi parce que je ne savais pas si je n'aurais plus besoin de lui. Puis je m'en allai, poussant par trois fois le cri du chacal, au lieu de rendez-vous qui était près de l'étable à vaches de la maison du chef. Mais mon aimée était déjà là, toute en pleurs. Elle craignait que l'inondation n'eût emporté ma cabane du gué de la Bahrwi. Quand j'arrivai sans bruit, dans l'eau jusqu'aux chevilles, Elle crut voir un fantôme, et Elle s'apprêtait à fuir, mais je La pris dans mes bras, et... j'ai beau être un vieillard à cette heure, je n'étais pas un fantôme dans ce temps-là. Ho ! ho ! Blé desséché, en vérité. Mais sans suc. Ho ! ho ! [\[10\]](#)

Je Lui racontai l'histoire de la rupture du pont de la Bahrwi, et Elle me dit que j'étais le plus grand de tous les mortels, car personne ne peut traverser la Bahrwi en pleine crue, et j'avais vu ce que jamais personne n'avait encore vu. La main dans la main nous allâmes au tertre où gisait le mort, et je Lui montrai par quel secours j'avais fait la traversée. Elle regarda aussi le cadavre à la lueur des étoiles, car la fin de la nuit était limpide, et Elle se cacha le visage entre ses mains, en s'écriant :

— C'est le cadavre d'Hirnam Singh !

Je Lui dis :

— Le cochon est plus utile mort que vivant, ma bien-aimée.

Et Elle me dit :

— Certes, puisqu'il a sauvé la vie la plus précieuse au monde pour mon amour. Néanmoins il ne peut rester ici, car cela tournerait à ma honte.

Le cadavre n'était pas à une portée de fusil de son seuil.

Alors je dis, tout en faisant rouler le cadavre avec mes mains :

— Dieu a décidé entre nous, Hirnarri Singh, afin que ton sang ne retombât point sur ma tête. À part ça, si je t'ai fait tort en te privant du bûcher funéraire, les corbeaux et toi vous vous arrangerez ensemble.

Ainsi donc je le jetai à la dérive dans l'inondation, et il fut entraîné vers le large, sans cesser de hocher son épaisse barbe noire comme un prêtre en chaire. Et je ne revis plus Hirnam Singh.

Avant le lever du jour nous nous séparâmes tous deux, et je me dirigeai vers la partie de la jungle non encore inondée. À la pleine lumière je me rendis compte de ce que j'avais fait dans les ténèbres, et les os de mon corps se fondirent dans ma chair, car il coulait deux *kos*^[11] d'eau furieuse entre le village de Pateera et les arbres de l'autre rive, et dans le milieu les piles du pont de la Bahrwi apparaissaient comme des dents cassées dans la mâchoire d'un vieillard. Et il n'y avait plus rien de vivant sur les eaux — ni oiseaux ni bateaux, mais seulement une armée d'êtres noyés — buffles, chevaux et hommes — et le fleuve était plus rouge que du sang à cause de l'argile du pied des montagnes. Jamais je n'avais vu pareille crue — jamais depuis cette année-là je n'en ai revu de pareille — et, ô sahib, aucun homme vivant n'avait fait ce que j'avais fait. Je ne m'en retournai pas ce jour-là. Pour toutes les terres du chef je ne m'y serais pas risqué une seconde fois sans le bouclier des ténèbres qui dissimulent le danger. Je remontai la rivière l'espace d'un *kos* jusqu'à la demeure d'un forgeron, prétendant que l'inondation m'avait emporté loin de ma cabane, et on me donna à manger. Durant sept jours je restai chez le forgeron. À la fin un bateau arriva et je m'en retournai à ma maison. Il n'y avait plus traces de murs, de toit ni de plancher... plus rien qu'une flaque de boue limoneuse. Jugez donc, sahib, à quel niveau le fleuve avait dû monter.

Il était écrit que je ne mourrais ni dans ma maison, ni dans le sein de la Bahrwi, ni sous les débris du pont de la Bahrwi, car Dieu envoya Hirnam Singh mort depuis deux jours, sans que je sache toutefois comment cet homme était mort, pour me servir de flotteur et de soutien. Hirnam Singh est depuis vingt ans en enfer, et le souvenir de cette nuit-là doit être la fleur de son tourment.

Prêtez l'oreille, sahib ! La rivière a changé de ton. Elle va s'endormir jusqu'à l'aube, qui viendra dans une heure. Avec le jour elle roulera de plus belle. Comment je le sais ? Suis-je ici depuis trente ans sans connaître la voix du fleuve comme un père connaît celle de son fils ? D'un moment à l'autre elle bavarde avec moins de colère. Je jure qu'il n'y aura pas de danger d'ici une heure, ou peut-être deux. Je ne saurais répondre de la

matinée. Hâtez-vous, sahib ! Je vais appeler Ram Pershad, et cette fois il ne tournera pas le dos. Est-ce que la bâche est bien arrimée sur tout votre bagage ? Ohé, *mahout* ! sacrée tête de limon, l'éléphant pour le sahib, et dis à ceux de l'autre rive qu'on ne traversera plus après l'aurore.

De l'argent ? Non, sahib. Je ne suis pas de cette espèce. Ma maison est vide, comme vous le voyez, et je suis un vieillard.

Dutt ^[12] ! Ram Pershad ! *Dutt ! Dutt ! Dutt !* Bon voyage, sahib.

-
1. ↑. Voiture légère.
 2. ↑. Cornac, conducteur d'éléphant.
 3. ↑. Très grand.
 4. ↑. Le tube du *houka*.
 5. ↑. Transporteurs de sel.
 6. ↑. Unité de mesure, variable suivant les régions ; ici : un mille (environ seize cents mètres).
 7. ↑. Crocodiles.
 8. ↑. Les deux grandes sectes musulmanes.
 9. ↑. Cèdre de l'Himalaya.
 10. ↑. J'ai le regret de dire qu'en cet endroit le préposé au gué de la Bahrwi s'est rendu coupable de deux très mauvais jeux de mots en dialecte indigène. (*Note de l'auteur.*)
 11. ↑. Plus de six kilomètres.
 12. ↑. Hardi !

L'ENVOI DE DANA DA

Quand le démon s'assied sur ta poitrine, souviens-toi
du *chamar*^[1].

Dicton indigène.

Il y avait une fois, dans l'Inde, des gens qui constituèrent un nouveau ciel et une nouvelle terre avec des fragments de tasses à thé, quelques bijoux égarés, et une brosse à cheveux. Ces objets se trouvaient cachés dans les buissons, ou fourrés dans des trous au flanc de la montagne, et toute une administration civile de dieux subalternes s'occupaient à les retrouver ou à les raccommoder ; et chacun disait : « Il y a plus de choses au ciel et sur la terre que n'en rêve votre philosophie. » Il arriva aussi plusieurs autres faits, mais la nouvelle religion ne parut jamais dépasser de beaucoup ses premières manifestations ; elle y ajouta cependant un service postal aérien, et des effets d'orchestre afin de se tenir à la hauteur de l'époque et d'embêter la concurrence.

Cette religion était trop élastique pour l'usage ordinaire. Elle s'étendait au point d'englober des fragments de tout ce que les sorciers de tous les temps ont jamais fabriqué. Elle approuvait la franc-maçonnerie et lui faisait des emprunts ; dépouillait de la moitié de leurs termes favoris les Rose-Croix-des-derniers-jours ; s'emparait des bribes de philosophie égyptienne qu'elle avait pu trouver dans l'*Encyclopédie Britannique* ; s'annexait toutes les parties des Védas traduites en français ou en anglais, et dissertait du reste ; s'appuyait sur les versions allemandes de ce qui subsiste du Zend Avesta ; encourageait la magie blanche, grise et noire, y inclus spiritisme, chiromancie, prédiction par les tarots, les noisettes brûlantes, les amandes à double noyau, et les coulures de bougie ; aurait adopté Voodoo et Oboe si elle les eût connus, et bref se montrait sous tous rapports l'une des synthèses les plus accommodantes qu'on eût jamais inventées depuis la naissance de la mer.

Lorsqu'elle fut en parfait ordre de marche, avec son mécanisme au complet jusques aux souscriptions, Dana Da survint de l'inconnu, avec rien dans les mains, et écrivit un chapitre de son histoire qui est resté inédit jusqu'à ce jour. Il se donnait pour premier nom Dana, et Da pour second. Or, mettant à part le Dana rédacteur du *New York Sun*, Dana est un nom bhil, et Da ne s'applique à aucun natif de l'Inde, à moins que l'on admette comme orthographe primitive le mot bengali Dé. Da est lapon ou finnois ; et Dana Da n'était ni finnois, ni chinois, ni bhil, ni bengali, ni lapon, ni ghond, ni roumain, ni boukhariote, ni kurde, ni pandjabi, ni madrassi, ni parsi, ni rien de connu des ethnologues. Il était tout bonnement Dana Da, et refusait de donner de plus amples détails sur son compte. Par abréviation et pour indiquer sommairement son origine, on l'appelait « Le Natif ». C'était peut-être bien l'authentique Vieux de la Montagne, qui est, dit-on, le seul chef reconnu par la Foi de la Soucoupe. Quelques-uns l'affirmaient ; mais Dana Da se contentait de sourire et se déniait tout rapport avec le culte, affirmant qu'il n'était rien qu'un expérimentateur indépendant.

Comme je l'ai dit, il arriva de l'inconnu, avec les mains derrière le dos, et étudia la foi durant trois semaines, assis aux pieds de ceux qui avaient le plus de compétence pour en exposer les mystères. Après quoi il éclata de rire et s'en alla, mais on ne put savoir si son rire était de dévotion ou d'ironie.

Quand il s'en revint il était sans le sou, mais son orgueil restait entier. Il déclara qu'il en savait sur les choses du ciel et de la terre plus que ceux qui l'avaient enseigné, et se vit abandonné de tous pour cette rébellion.

Il réapparut à la vie publique dans une importante garnison de l'Inde supérieure : il prédisait alors l'avenir, muni de trois dés plombés, d'un vieux pagne fort sale, et d'une petite boîte de fer-blanc contenant des boulettes d'opium. Il prédisait un avenir plus favorable quand on lui accordait une demi-bouteille de whisky ; mais les choses qu'il inventait sous l'influence de l'opium valaient leur pesant d'or. Il était dans une situation peu prospère. Entre autres gens auxquels il prédit leur avenir se trouva un Anglais qui s'était jadis intéressé à la foi de Simla, mais qui s'était marié par la suite, et avait oublié tout son ancien savoir pour s'occuper surtout des bébés et du reste. Cet Anglais, par charité, permit à Dana Da de lui prédire l'avenir, et lui donna cinq roupies, un repas et de vieux vêtements. Après avoir mangé,

Dana Da affirma sa reconnaissance et demanda à son hôte s'il pouvait faire quelque chose pour lui — dans le domaine ésotérique.

— Y a-t-il quelqu'un que vous aimez ? interrogea Dana Da.

L'Anglais aimait sa femme, mais il jugea inutile de mêler son nom à la conversation. Il fit donc un signe négatif.

— Y a-t-il quelqu'un que vous haïssez ? reprit Dana Da.

L'Anglais avoua qu'il haïssait profondément plusieurs hommes.

— Fort bien, reprit Dana Da, sur qui le whisky et l'opium commençaient à agir. Donnez-moi simplement leurs noms, et je leur expédierai un « envoi » qui les tuera.

Or, un « envoi » est un affreux maléfice, qui fut, dit-on, pratiqué pour la première fois en Islande. C'est un Être envoyé par un sorcier, et qui peut prendre toutes les formes, mais le plus souvent, il parcourt la terre sous les espèces d'un petit nuage violacé jusqu'à l'heure où il rencontre son destinataire, lequel il tue en prenant l'apparence d'un cheval, ou d'un chat, ou d'un homme sans visage. Ce n'est pas à proprement parler une spécialité indigène, encore que des *chamars* des castes maigres puissent, s'ils se fâchent, expédier un « envoi » qui se pose nuitamment sur la poitrine de leur ennemi et le tue presque. Bien peu d'indigènes osent pour cette raison irriter les *chamars*.

— Laissez-moi expédier un « envoi », dit Dana Da. Je serai bientôt mort de besoin, de boisson et d'opium ; mais j'aimerais tuer quelqu'un avant de mourir. Je puis expédier un « envoi » n'importe où vous voudrez, et sous une forme quelconque, autre que l'apparence d'un homme.

L'Anglais n'avait pas d'amis qu'il souhaitât tuer, mais tant pour apaiser Dana Da, dont les yeux chaviraient, que pour voir ce qui se passerait, il demanda si l'on ne pouvait combiner un « envoi » atténué — un « envoi » tel qu'il rendrait la vie à charge à quelqu'un, sans pourtant lui faire de mal. Dans l'affirmative, il se déclara prêt à donner dix roupies à Dana Da pour le travail.

— Je ne suis plus ce que j'étais jadis, répondit Dana Da, et ma pauvreté m'oblige à accepter l'argent. À quel Anglais dois-je expédier cela ?

— Expédiez un « envoi » à Lone sahib, répondit l'Anglais, nommant l'homme qui lui avait le plus amèrement reproché son reniement de la foi des Tasses-à-thé.

Dana Da sourit et s'inclina.

— Je n'aurais pas mieux choisi moi-même, fait-il. Je veillerai à ce qu'il trouve l'« envoi » sur son chemin et sur son lit.

Il s'allongea sur le tapis, roula des yeux blancs, frissonna de tout son corps, et se mit à ronfler. C'était l'effet de la magie, ou de l'opium, ou de l'« envoi », ou des trois réunis. Quand il rouvrit les yeux il jura que l'« envoi » était parti sur le sentier de la guerre, et qu'en ce moment même il filait vers la ville où habitait Lone sahib.

— Donnez-moi mes dix roupies, fit Dana Da d'un air morne, et écrivez une lettre à Lone sahib, pour lui dire, à lui et à tous ceux qui croient comme lui, que vous et un ami êtes en possession d'une force plus grande que la leur. Ils constateront que vous dites la vérité.

Il partit en chancelant, sur la promesse d'autres roupies s'il résultait quelque chose de l'« envoi ».

L'Anglais adressa une lettre à Lone sahib, rédigée dans le style de la foi, autant qu'il se le rappelait. Il écrivait :

« Moi aussi, dans les jours de ce que vous qualifiâtes mon apostasie, j'ai rencontré la Lumière, et avec la Lumière est venue le pouvoir. »

Puis il devenait si profondément abstrus que le destinataire de l'épître n'y comprit absolument rien, et fut troublé en conséquence ; car il imagina que son ami était devenu un initié « du cinquième degré ». Quand quelqu'un est « du cinquième degré », il peut en faire plus à lui seul que Slade et Robert-Houdin réunis.

Lone sahib lut la lettre de cinq manières différentes, et il entamait une sixième interprétation, quand son porteur fit irruption, en lui annonçant qu'il y avait un chat sur le lit. Or, entre toutes les bêtes, celle que Lone sahib détestait le plus, c'étaient les chats. Il reprocha au porteur de ne l'avoir pas expulsé de la maison. Le porteur répondit que cet animal lui faisait peur. Toutes les portes de la chambre à coucher étaient restées

fermées depuis le matin, et aucun *vrai* chat n'aurait absolument pu entrer dans la pièce. Il ne voulait rien avoir à faire avec cet animal.

Long sahib entra dans la chambre avec répugnance, et il vit sur l'oreiller de son lit, étalé et gémissant, un minuscule chaton blanc : non pas une petite bête vive et bondissante, mais une espèce de limace rampante, avec des yeux à peine ouverts et des pattes sans force ni rectitude de mouvements — un chaton qui aurait dû être dans un panier avec sa maman. Lone sahib le prit par la peau du cou, le remit au balayeur afin de le noyer, et infligea au porteur une amende de cinq annas.

Ce soir-là, comme il lisait dans sa chambre, il crut voir remuer quelque chose sur la carpette du foyer, hors du cercle de lumière projeté par sa lampe de lecture. Quand l'objet se mit à miauler, il comprit que c'était un chat — un minuscule chaton blanc, quasi aveugle et très misérable. Il se mit pour de bon en colère, et parla sévèrement à son porteur, lequel affirma n'avoir vu aucun chaton dans la pièce en y apportant la lampe, et que les *vrais* chatons en bas âge ont en général des mères chattes auprès d'eux.

— Si Votre Honneur veut bien aller écouter dans la véranda, dit le porteur, il n'entendra aucune chatte. Dès lors, comment le chaton du lit et le chaton de la carpette de foyer pourraient-ils être de vrais chatons ?

Lone sahib sortit pour écouter, et le porteur le suivit, mais il n'y avait pas trace de chatte miaulant pour appeler ses petits. Après avoir précipité le chaton à bas de la pente de la montagne, il regagna sa chambre, et consigna par écrit les événements du jour, pour servir à l'instruction de ses coreligionnaires. Ceux-ci étaient si entièrement libérés de superstition qu'ils attribuaient aux Esprits tout ce qui sortait un peu de l'ordinaire. Comme c'était leur devoir de connaître tout ce qui concernait les Esprits, ils étaient sur un pied de familiarité presque indécente avec les Manifestations de tout genre. Leurs lettres tombaient du plafond — non timbrées — et les Esprits s'installaient toute la nuit du haut en bas de leurs escaliers. Mais jamais encore ils ne s'étaient rencontrés avec des chatons. Lone sahib consigna les faits par écrit, en notant l'heure et la minute, comme est tenu de le faire tout observateur psychique, et il joignit à sa relation la lettre de l'Anglais, parce qu'elle avait un caractère tout à fait ésotérique et qu'elle pouvait aussi bien avoir rapport à n'importe quoi dans ce monde ou dans l'autre. Un profane

eût traduit tout son galimatias en ces termes : « Ouvrez l'œil ! Vous avez ri de moi une fois, et à présent c'est moi qui vais vous en faire voir. »

Les coreligionnaires de Lone sahib y découvrirent bien ce sens ; mais leur version était subtile et abondait en mots de quatre syllabes. Ils tinrent un conclave, et furent remplis d'une joie craintive, car, en dépit de leur familiarité avec tous les autres mondes et cycles, les choses envoyées du pays des fantômes leur inspiraient un effroi bien humain. Ils se réunirent dans l'appartement de Lone sahib, ensevelis dans une pénombre sépulcrale, et leur conclave fut interrompu par un tintement parmi les cadres de photos sur la cheminée. Un minuscule chaton blanc, quasi aveugle, se roulait et se tortillait entre la pendule et les candélabres. Cela mit fin aux investigations comme aux doutes. Ils avaient là la Manifestation en personne. Elle était, selon toute apparence, dénuée de but, mais c'était une manifestation d'une indéniable authenticité.

Ils rédigèrent une adresse, destinée à l'Anglais, le renégat de jadis, l'adjuvant pour le bien de la Foi, d'avouer s'il y avait quelque rapport entre l'incarnation de tel ou tel dieu égyptien — dont j'ai oublié le nom — et sa communication. Ils appelèrent le chaton Ra, ou Toth, ou Toum, ou quelque chose dans ce genre-là ; et quand Lone sahib eut avoué que le premier chaton, sur ses très malencontreuses instances, avait été noyé par le balayeur, ils lui dirent pour le consoler que dans sa prochaine réincarnation il serait relégué dans un cycle^[2] du plus bas degré. Je n'emploie peut-être pas tout à fait les termes corrects, mais ils expriment congrûment l'esprit de la maison.

Quand l'Anglais reçut l'adresse — elle lui vint par la poste — il en fut saisi et abasourdi. Il envoya au bazar chercher Dana Da, qui lut la lettre et se mit à rire.

— C'est mon « envoi », déclara-t-il. Je vous l'avais dit que je ferais de bon travail. Allons, donnez-moi encore dix roupies.

— Mais que diantre signifie ce galimatias au sujet des dieux égyptiens ? interrogea l'Anglais.

— Des chats, fit Dana Da dans un hoquet, car il avait déniché la bouteille de whisky de l'Anglais. Des chats, et des chats et des chats ! On n'a jamais

vu un « envoi » pareil. Un cent de chats. Allons, donnez-moi encore dix roupies et écrivez ce que je vais vous dicter.

La lettre de Dana Da était un chef-d'œuvre. Elle portait la signature de l'Anglais, et faisait allusion à des chats — à un « envoi » de chats. Rien qu'à voir l'aspect des mots sur le papier on en avait la chair de poule.

— Mais qu'avez-vous donc fait ? reprit l'Anglais. Je suis toujours aussi peu renseigné. Voulez-vous dire que vous pouvez en effet envoyer cet absurde « envoi » dont vous parlez ?

— Jugez-en par vous-même, fit Dana Da. Qu'est-ce que dit cette lettre ? D'ici peu, ils seront tous à mes pieds et aux vôtres, et moi — ô volupté ! — je serai dans la drogue et dans l'ivresse tout le long du jour.

Dana Da connaissait son monde.

Quand un homme qui a horreur des chats s'éveille au matin et découvre sur sa poitrine un petit chaton frétilant, ou qu'en mettant sa main dans sa poche de pardessus il y trouve à la place de ses gants un petit chaton à moitié mort, ou qu'en ouvrant sa malle il trouve un infâme chaton parmi ses chemises de soirée, ou que parti pour une longue course à cheval avec son imperméable roulé sur l'arçon de sa selle il en fasse tomber en le déployant un petit chaton piauleur, ou que dînant en ville il trouve sous sa chaise un petit chaton aveugle, ou que rentrant chez lui il trouve un chaton qui se tortille sous l'édredon, ou se débat entre ses bottes, ou est enfoncé la tête en bas dans son pot à tabac, ou est déchiqueté par son chien dans la véranda — quand un pareil homme, dis-je, trouve un chaton, ni plus ni moins, une fois par jour, dans un lieu où on ne peut ni ne doit s'attendre logiquement à trouver de chaton, il est naturellement bouleversé. Quand il n'ose mettre à mort sa trouvaille quotidienne parce qu'il voit en elle une Manifestation, un Apport, une Incarnation, et une demi-douzaine d'autres choses semblables tout à fait en dehors du cours normal de la nature, il est plus que bouleversé. Il est positivement affligé. Quelques-uns des coreligionnaires de Lone sahib l'estimaient très favorisé ; mais la plupart étaient d'avis que s'il avait traité le premier chaton avec le respect convenable — le respect dû à une incarnation de Toth-Ra-Toum-Sennachérib — il se serait évité tout ce tintouin. Ils le comparaient au Vieux Marinier, mais néanmoins ils étaient fiers de lui et fiers de l'Anglais expéditeur de l'« envoi ». Ils ne l'appelaient

pas un « envoi », simplement parce que la magie islandaise ne faisait pas partie de leur programme.

Au bout de seize chatons, c'est-à-dire au bout d'une quinzaine, car il y avait eu trois chatons le premier jour, pour bien accuser le fait de l'« envoi », tout le parti fut mis en émoi par une lettre — elle arriva en voltigeant par la fenêtre — du Vieux de la Montagne — le chef de toute la Foi — expliquant la manifestation dans le plus beau des langages et s'en attribuant tout l'honneur à lui-même. L'Anglais, disait la lettre, n'y était pas du tout. Ce n'était qu'un vulgaire renégat sans puissance d'ascétisme, incapable même de soulever une table par la force de la volonté, et encore moins de projeter à travers l'espace une horde de chats. Toute l'opération, au dire de la lettre, était purement orthodoxe, manœuvrée et sanctionnée par les plus hautes autorités que connût la Foi. On se réjouit beaucoup de l'apprendre, car quelques-uns des fidèles les plus faibles, voyant qu'un profane qui avait travaillé dans une voie indépendante, pouvait créer des chatons, alors que leurs propres gouvernants n'avaient jamais dépassé la vaisselle — et la vaisselle cassée, encore ! — montraient des velléités de couper au court par leur propre chemin. Bref, il y avait menace de schisme. Une seconde adresse fut libellée pour l'Anglais, commençant ainsi : « Ô railleur incrédule » et finissant par un choix d'anathèmes empruntés aux rites de Mizraim et de Memphis, et à la Fulmination de Jugana, lequel fut un « cinquième degré », sous le nom de qui se cacha jadis un ambitieux « troisième degré ». Comparée à la Fulmination de Jugana, une excommunication papale est un billet doux. Sous la signature et le sceau du Vieux de la Montagne, l'Anglais avait été convaincu de s'être approprié le Don et de prétendre à la possession d'un pouvoir qui en réalité appartenait uniquement au Chef suprême. Bien entendu, l'adresse ne le ménageait pas non plus.

Il tendit la lettre à Dana Da pour se la faire traduire en anglais possible. Elle produisit sur Dana Da un effet singulier. Il se mit tout d'abord dans une colère terrible, et puis il eut un rire qui dura cinq minutes.

— Je croyais, dit-il, qu'ils seraient venus à moi. Encore une semaine et je leur aurais fait voir que c'était moi qui expédiais l'« envoi », et ils auraient détrôné le Vieux de la Montagne qui s'attribue l'expédition de mon « envoi ». Ne faites rien. Le temps est venu pour moi d'agir. Écrivez ce que

je vais vous dicter et je les couvrirai de honte. Mais il me faut encore dix roupies.

Sous la dictée de Dana Da, l'Anglais n'écrivit rien moins qu'un cartel en règle au Vieux de la Montagne. Cela s'achevait ainsi : « Et si cette Manifestation est due à vous, faites donc en sorte qu'elle continue ; mais si elle est due à moi, je veux que cet « envoi » cesse au bout de deux jours. Ce jour-là il y aura douze chatons et désormais plus aucun. Le monde jugera entre nous. » Cela était signé Dana Da, avec accompagnement de pentacles et de pentagrammes, plus une croix ansée, une demi-douzaine de *swastikas*, et un triple tau à son nom, à seule fin de montrer qu'il était bien tout ce qu'il prétendait être.

Le défi fut lu d'un bout à l'autre à ces messieurs et dames, et ils se souvinrent alors que Dana Da s'était moqué d'eux quelques années plus tôt. On déclara officiellement que Dana Da était un chercheur indépendant dépourvu du moindre « degré » et que le Vieux de la Montagne traiterait la chose par le mépris. Mais cette solution ne contenta point ses fidèles. Ils voulaient assister à un combat. Car ils étaient très humains en dépit de toute leur spiritualité. Lone sahib, qui commençait vraiment à être excédé de chatons, se soumit à son sort avec résignation. Il comprit qu'il était, comme dit le poète, « chatonné pour démontrer la puissance de Dana Da ».

Quand le jour fixé fut venu l'avalanche de chatons commença. Il y en avait des blancs et des tachetés, et tous étaient à peu près du même âge ingrat. Il y en eut trois sur la carpe de foyer, trois dans la salle de bain, et les six autres apparurent entre-temps parmi les visiteurs qui venaient pour assister à l'accomplissement de la prophétie. Jamais on ne vit « envoi » plus satisfaisant. Le lendemain il n'y eut pas de chatons, et le surlendemain et tous les jours suivants furent tranquilles et sans chatons. Les gens murmuraient et attendaient une explication du Vieux de la Montagne. Une lettre, écrite sur une feuille de palmier, tomba du plafond, mais à l'exception de Lone sahib tous étaient d'avis que la circonstance réclamait autre chose que des lettres. Il aurait fallu des chats, des chats tant et plus — et des chats adultes. La lettre démontrait par $A + B$ qu'il y avait eu un accroc dans le Courant psychique, lequel se heurtant à une Entité double, avait contrarié l'activité percipiente tout le long de la grande ligne. Des chatons, il continuait toujours d'en arriver, mais par suite d'une défectuosité

dans le fluide développateur ils ne se trouvaient plus matérialisés. Durant les quelques jours suivants l'air fut obscurci de lettres, des mains invisibles jouaient du Gluck et du Beethoven sur les lave-mains et les globes de pendule ; mais tout le monde sentait que sans chatons matérialisés la vie psychique n'était plus qu'une dérision. Sur ce point Lone sahib lui-même fit chorus avec la majorité. Les lettres de Dana Da étaient des plus outrageantes, et s'il eût alors essayé de faire une nouvelle tentative, on ne peut savoir ce qu'il en serait résulté.

Mais Dana Da se mourait de whisky et d'opium dans le vestibule de l'Anglais, et il n'avait plus guère de goût pour les honneurs.

— Ils ont été couverts de honte, dit-il. Jamais on n'a vu pareil « envoi ». Il m'a tué.

— Bêtise, fit l'Anglais, vous allez mourir, Dana Da, et il ne faut pas emporter avec vous ce secret. J'avoue que vous avez fait arriver des choses bizarres. Voyons, là, sincèrement, dites-moi comment vous avez fait ?

— Donnez-moi encore dix roupies, répondit Dana Da d'une voix faible, et si je meurs avant de les dépenser, enterrez-les avec moi.

Quand l'argent lui fut compté, Dana Da luttait déjà contre la mort. Ses doigts se refermèrent sur l'argent, et il eut un sourire amer.

— Penchez-vous, chuchota-t-il.

Et l'Anglais se pencha.

— *Bunnia*... école des missionnaires... chassé... *box-wallah*^[3]... marchand de perles de Ceylan... Pas d'autre éducation anglaise... hors-caste, et fabriqué le nom de Dana Da... et en Angleterre avec un liseur de pensées américain et... et... vous m'avez donné dix roupies à plusieurs reprises... j'ai donné au porteur du sahib deux roupies huit annas par mois pour se procurer des chats... des petits, tout petits chats. Je lui écrivais, et il les mettait de côté et d'autre... très malin, cet homme. Très peu de petits chats maintenant au bazar. Demandez plutôt à la femme du balayeur de Lone sahib.

Ce disant, Dana Da poussa un soupir et quitta ce monde pour un pays où, selon toute vraisemblance, il n'y a pas de matérialisations et où rien ne justifie la confection de nouvelles *Fois*.

Mais admirez la radieuse simplicité de tout cela !

FIN

-
1. ↕ Sorcier.
 2. ↕ Ici, un jeu de mots intraduisible sur *bounder* (bondissant... comme le chat) et *rounder* (appartenant à un cycle).
 3. ↕ Colporteur.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Acélan
 - El Verdugo
 - Benoit Soubeyran
 - Sixdegrés
 - Marc
 - Phe
 - Ernest-Mtl
 - Viticulum
 - Cantons-de-l'Est
-

1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)